NEUVIÈME ANNÉE. — N° 207 15 AOUT 1905 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

*L'Assemblée Générale des Actionnaires de l'*ECHO DU MERVEILLEUX *a décidé, dans sa séance du 1er août, de fixer à* **six francs** *le dividende des actions et à* **un franc cinquante centimes** *celui des parts bénéficiaires.*

Ces dividendes sont mis en paiement au siège de la Société, 28, rue Bergère, en échange du premier coupon.

LE " GRAND COUP " EST-IL PROCHE ?

L'article qui va suivre, et que nous envoie notre savant et mystérieux collaborateur Nébo, ne sera sans doute pas du goût de tout le monde. Que ceux de nos lecteurs qu'effraierait la prédiction de catastrophes imminentes le passent délibérément. Nébo nous annonce que nous sommes à la veille du châtiment que, selon lui, la France a mérité par sa lâcheté et son indignité...

On sait comment procède Nébo. Ce n'est ni un mystique, ni un voyant. Il ne traduit pas, en langage plus ou moins sibyllin, les images qui, à certaines heures, assiègent son cerveau. Il ne se sent inspiré par aucun souffle de l'au-delà. Il ne lit point dans l'astral.

C'est un savant positiviste. Il ne connaît que les faits et les chiffres. C'est sur des chiffres et sur des faits qu'il fonde ses prédictions. Elles n'en sont que plus effrayantes.

Lorsqu'on étudie les prophéties, même celles qui annoncent, pour un temps prochain, des guerres, des incendies, des cataclysmes, on garde toujours une certaine sérénité, car rien ne permet d'en deviner la date de réalisation. On se dit : « Cela arrivera » ; mais, mentalement, on ajoute : « Ce ne sera pas pour demain. »

En lisant Nébo, on ne peut se dire la même chose. On est en présence d'un travail scientifique. Si un astronome vous déclare : « Il y aura, le 30 août 1905, une éclipse de soleil », vous n'en doutez pas. Si un physicien vous annonce une marée exceptionnelle pour un jour donné, vous n'en doutez pas davantage. L'expérience vous a démontré en effet qu'on pouvait connaître à l'avance la date exacte des grandes marées ou des éclipses.

C'est ce genre de certitude que les calculs de Nébo communiquent à ceux qui les étudient...

Il y a pourtant une différence entre ses prévisions et celles des astronomes ou des météorologistes. Les phénomènes dont s'occupent ces derniers ne dépendent que des lois physiques ; leur déterminisme est absolu.

Les événements dont parle Nébo dépendent, pour une grande part, de la volonté humaine. La réalisation en est, de ce fait, conditionnelle. Malgré la précision des calculs de Nébo, il reste donc toujours une place pour l'espoir...

Souhaitons que, pour une fois, Nébo se trompe et que, malgré les hontes dont la France a été le théâtre depuis quelques années, la main miséricordieuse de la Providence écarte d'elle le châtiment.

GASTON MERY.

Pronostics de guerre

La date sanglante approche et la France va bientôt payer le prix de sa lâcheté et de son indignité.

Elle a consenti à subir pendant des années les abominables gredins qui la tyrannisent, la dévalisent et lui pervertissent le moral; elle leur prodigue même encore à l'heure actuelle ses encouragements. Elle va payer, et elle paiera cher, toute cette infâmie.

Dieu va frapper d'une manière sans exemple, a dit l'apparition de la Salette; la mesure est comble aujourd'hui et l'heure est arrivée.

Il ne faut pas espérer que ce sera sans douleurs et sans souffrances que notre pays sortira régénéré de la honteuse période qu'il vient de traverser. Il n'est pas facile de ramener à la vérité un moral perverti, et il n'y a rien de plus difficile que de se débarrasser d'une association de bandits : ce sont des gens dangereux et tenaces qui, ayant tout à perdre et rien à sauver, se défendent en désespérés. Ils connaissent le traitement qu'ils méritent et, acculés, font tête aux chiens.

L'opération sera longue et ardue; c'est une tragédie en plusieurs actes qui va s'ouvrir et c'est dans le sang qu'elle se développera.

Le premier acte paraît devoir commencer bientôt, sous la forme d'une guerre franco-allemande, et nous allons essayer d'examiner au point de vue astrologique dans quelles conditions elle se présentera et quel en sera le résultat.

I

En étudiant comme nous l'avons fait jusqu'à présent les prochains événements qui doivent survenir en France, et en fixant vers 1907 les principales catastrophes qui doivent la bouleverser, nous avons laissé volontairement de côté la question des guerres étrangères, et cela, pour plusieurs raisons.

D'abord parce que l'étude des luttes intérieures d'un pays est déjà bien assez difficile à elle seule sans venir la compliquer en y adjoignant un élément supplémentaire et d'essence différente.

Ensuite parce qu'il aurait fallu recommencer tout un travail, analogue à celui sur les luttes intérieures, pour essayer de prévoir, avec quelque chance de succès, l'arrivée et la date d'une guerre. Cela n'aurait pas été une petite affaire et cela nous aurait entraîné beaucoup trop loin.

Néanmoins, comme nous ne sommes pas maîtres du développement de l'avenir; comme, malgré notre désir d'avoir un phénomène simple, il est possible qu'il soit complexe et qu'une guerre intervienne sans en demander la permission, il peut être intéressant de présenter quelques considérations succinctes sur la possibilité de cet événement et sur sa date éventuelle.

Il est probable que les conclusions auxquelles nous allons être conduits ne seront pas du goût de la plupart des lecteurs de l'*Echo*; mais il ne s'agit pas, comme on le fait trop souvent, d'émettre des opinions fantaisistes en accord avec nos désirs; il s'agit de chercher à établir quelques notions exactes, et leur nature heureuse ou malheureuse ne doit pas entrer en ligne de compte.

Pour ne pas nous lancer dans une étude spéciale et préliminaire, nous chercherons simplement à appliquer le principe des cycles astraux et à prévoir son effet sur les années à venir les plus rapprochées de nous.

Le cycle de 36 à 38 ans, en prenant pour base la guerre de 1870, doit tendre à ramener une guerre entre la France et l'Allemagne de 1906 à 1908.

Le cycle de 57 à 59 ans, au contraire, n'amènerait vers cette date aucun conflit violent; les deux influences sont donc contradictoires.

Le cycle de 114 à 118 ans, appliqué à la campagne de 1792, indiquerait l'arrivée d'une guerre entre la France et l'Allemagne de 1906 à 1910. Cette indication coïncide comme nature et comme date avec la première et discorde avec la seconde.

En résumé, sur les trois cycles considérés, deux sont d'accord pour prévoir une guerre de 1906 à 1908; le troisième, au contraire, est opposé à cette manière de voir. Si l'on ne peut pas affirmer absolumnet après une étude aussi sommaire que le phénomène se produira, on peut cependant conclure de là qu'il y a une menace extrêmement sérieuse de guerre entre la France et l'Allemagne pour un avenir très prochain.

Cherchons à en fixer la date la plus probable par comparaison avec les influences astrales de 1870.

Les deux planètes magistrales, dont les actions néfastes pour nous ont dominé pendant toute l'année terrible, sont Jupiter et Saturne : elles sont restées en opposition, l'une par rapport à l'autre, pendant toute la durée de la lutte. Jupiter se trouvait en signe d'air dans les Gémeaux, avec Saturne en signe de feu dans le Sagittaire.

Si nous revenons à l'époque actuelle, nous constaterons que Jupiter vient d'entrer, au mois d'août 1905, dans ce même signe des Gémeaux qu'il occupait en 1870. Il y restera pendant toute l'année 1906. Saturne se trouve présentement dans les premiers degrés du signe des Poissons, c'est-à-dire dans cette région douteuse qu'on ne sait pas comment classer. Il pénétrera plus avant dans le signe des Poissons en 1906 et il sera alors pleinement dans la région de feu attenant

au signe du Bélier. Il est de plus actuellement et il se maintiendra pendant une partie de l'année prochaine en quadrature de Jupiter.

Ce ne sont pas là les mêmes situations que celles de 1870, mais ce sont des situations équivalentes : la quadrature des deux planètes est un aspect funeste équivalent à leur opposition ; la région de feu du Bélier équivaut à celle du Sagittaire, elle est même plus violente et plus malfaisante que celle-ci.

On voit donc qu'à partir de l'époque actuelle (août 1905), et pendant toute la durée de l'année 1906, les positions de ces deux planètes reproduiront de la manière la plus menaçante des aspects identiques ou équivalents à ceux de 1870.

On est par suite conduit à la conclusion que la guerre éclatera en 1905, d'ici à la fin de l'année, soit dans le courant de 1906.

Elle pourrait commencer très prochainement et je rappellerai que j'ai signalé, il y a plusieurs mois, l'existence d'une disposition céleste très dangereuse pour la période comprise entre le 30 août et le 5 septembre 1905. Sa signification générale est : guerre, révolution, massacre. Il sera intéressant de voir si elle déterminera exactement l'arrivée du phénomène.

Toutefois cette date, comparée à ce qui s'est passé en 1870, paraît un peu prématurée. Jupiter se trouve bien dans la situation nécessaire, mais Saturne est encore un peu en retard ; il occupe seulement une région douteuse au lieu d'être franchement en région de feu.

Au point de vue astrologique, le moment le plus favorable pour l'explosion d'une guerre paraît devoir être situé vers le milieu de 1906.

Il est difficile de préciser absolument dès maintenant parce que les tables astronomiques pour l'année prochaine ne sont pas encore dans le commerce, ou tout au moins je ne les possède pas. Il faut donc attendre le moment où elles seront parues pour pouvoir calculer exactement quelles seront les époques les plus dangereuses.

Essayons à présent de prévoir quel sera le résultat de cette guerre : au point de vue astral, on est amené à conclure qu'elle consistera en une série de désastres pour la France.

1° Parce que le cycle de trente-six ans est réalisé d'une manière rigoureuse et qu'il exercera son influence pour reproduire vers 1906 des effets analogues à ceux qui ont eu lieu en 1870.

2° Parce que la reproduction de la campagne de 1792 ne présente rien de décisif à mettre en comparaison. D'abord parce que le cycle ne sera réalisé que d'une manière très incomplète en 1906 ; ensuite parce que la campagne elle-même est de nature douteuse. On n'a jamais compris pourquoi les Prussiens s'étaient retirés de France après plusieurs succès marqués et sans avoir subi aucune défaite (car le combat de Valmy ne peut pas être qualifié de tel, ce fut une rencontre absolument inoffensive) ; ils avaient une supériorité numérique énorme et ils étaient à peu près sûrs de vaincre.

Leur conduite en cette occasion est une énigme historique qui a déjà été signalée maintes fois ; il y a eu là, à ce moment, un dessous de cartes qui n'a jamais été éclairci. La retraite de Brunswick est tout à fait incompréhensible en elle-même et sans raison cachée. Est-ce la nécessité d'avoir toutes ses forces disponibles pour le partage de la Pologne qui a déterminé le roi de Prusse à agir ainsi? Brunswick a-t-il réellement été acheté sur le prix des diamants de la couronne, comme on l'a prétendu? Ce qui est certain, c'est qu'il y a eu entente entre lui et les généraux français, car ceux-ci n'ont pas fait un mouvement pour le suivre ou pour inquiéter sa retraite, ils étaient d'ailleurs dans une condition tellement inférieure qu'ils ne le pouvaient pas.

3° Si on étudie les relations de Jupiter et de Saturne avec les signes zodiacaux, on arrive à des conclusions extrêmement menaçantes pour notre pays.

En effet, si on recherche, comme nous l'avons fait ci-dessus, quelle a été la position de ces deux planètes au moment de la guerre de 1870, on voit que pendant toute la durée de la lutte, Saturne est resté en région de feu dans le Sagittaire avec Jupiter en région d'air dans les Gémeaux. Saturne était donc maléficié et Jupiter favorisé.

Au contraire, si on étudie les situations astrales qui ont présidé à la bataille d'Iéna, si funeste aux Prussiens et si heureuse pour les Français, on trouve une disposition inverse : Saturne se trouve en signe d'air dans la Balance, et par conséquent favorisé; tandis que Jupiter est en signe de feu dans le Sagittaire, et par suite, maléficié.

Il semble donc que l'on peut conclure de ces exemples bien caractéristiques que, dans ces deux guerres, Saturne représentait les intérêts français et Jupiter les intérêts allemands. On en tire les deux règles suivantes :

Lorsque Saturne est maléficié dans le feu avec Jupiter favorisé dans l'air, les Allemands sont victorieux (1870). Lorsque Saturne est favorisé dans l'air avec Jupiter maléficié dans le feu, les Français sont victorieux (Iéna).

Or, en 1906, Saturne se trouvera en région de feu

dans la plus funeste des régions, celle du Bélier, tandis que Jupiter sera en région d'air dans le signe des Gémeaux ; c'est même exactement la situation qu'il occupait en 1870.

La disposition de ces deux planètes sera donc absolument semblable à celle qui existait au moment de la dernière guerre franco-allemande. On doit donc en conclure, au point de vue astral, que les résultats seront les mêmes : si la guerre éclate avec l'Allemagne vers 1906, la France subira une série de désastres épouvantables.

Les données et les conséquences de cette étude ont été réunies dans le tableau suivant :

DATES	RÉGION D'AIR	RÉGION DE FEU	PHÉNOMÈNE HISTORIQUE	REMARQUES
1806	S	J	Iéna. Victoire des Français	Saturne est favorisé Jupiter est maléficié
1870	J	S	Guerre de 1870 Défaite des Français	Saturne est maléficié Jupiter est favorisé
1906	J	S	Prochaine guerre Défaite des Français	Saturne est maléficié Jupiter est favorisé

Ces résultats sont évidemment désagréables pour nous ; mais il ne s'agit pas de faire comme l'autruche et de se cacher la tête pour ne pas voir ce qui doit arriver ; il est bien préférable d'être averti d'un danger que de s'avancer en aveugle sans savoir où l'on va. On peut, sachant de quoi on est menacé, chercher à éviter le péril.

Les astrologues ont toujours affirmé que les actions astrales ne sont que des influences, des suggestions, auxquelles on peut résister, et que les coups de la fatalité ne sont pas impossibles à détourner à force de volonté.

Le cas présent sera très intéressant à cet égard, car on pourra se rendre compte de la réalité de cette proposition. Il est manifeste que la France a un intérêt vital à conjurer cette catastrophe, c'est son existence même qui est en jeu. Si elle arrive à se préserver du péril, cela prouvera que l'opinion des astrologues est exacte. Si, malgré ses efforts, elle est tout de même frappée, elle démontrera que la fatalité est la plus forte et se joue des volontés humaines qui cherchent à l'éviter.

Dans le cas où ce malheur arriverait, il n'y aurait pas lieu de s'en étonner : les peuples, de même que les individus, sont traités comme ils le méritent par le Dieu tout-puissant qui dirige l'univers, et ils récoltent le fruit de ce qu'ils ont semé.

Les Français depuis un siècle, mais surtout depuis ces trente-cinq années de République, ont entassé les filouteries sur les crimes, les hontes sur les sottises, et les folies sur les inepties. Il semble qu'ils aient fait la gageure de rejeter successivement toutes les notions fondamentales, résumé des lois divines et de l'expérience humaine, sur lesquelles sont basées toutes les sociétés honnêtes et stables, pour adopter les divagations et les conceptions les plus antiscientifiques élaborées dans quelques cerveaux de détraqués.

Un tel état de choses ne pouvait durer : la nation française, telle qu'elle fonctionne actuellement, est un danger pour l'humanité civilisée toute entière. Il faut qu'elle disparaisse ou qu'elle change ; elle constitue un outrage permanent à l'intelligence universelle dont elle cherche à saper toutes les lois.

Il est temps que cette situation cesse et ce ne sont pas les détraqués francais qui auront le dernier mot ; que ce soit en armant le bras de l'empereur d'Allemagne, ou bien, si nous évitons cette catastrophe, que ce soit par tout autre procédé, le Grand Maître de l'univers ne tardera pas à les mettre à la raison.

NÉBO.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

*** *Les Farfadets.* — III.

Je pense que Berbiguier de Terre-Neuve du Thym persécuté, raillé, volé, fut un des plus heureux hommes du monde. Sa lutte acharnée contre les farfadets mit un immense intérêt dans sa vie. Lutte constamment victorieuse. Au moyen d'un cœur de bœuf saupoudré de soufre et de sel dans lequel il enfonçait des aiguilles, le fléau des farfadets faisait souffrir mille maux à cette insolente engeance.

Il avait découvert que le monde entier en est persécuté. C'est eux qui font éclater les tempêtes, ruisseler les pluies torrentielles (car, disait judicieusement Berbiguier, si la pluie est utile, l'excès en est fâcheux et ne saurait donc être l'œuvre de Dieu : « Que penseriez-vous d'un père qui, pour désaltérer son enfant, l'obligerait à boire un seau d'eau ! »). Ce sont les farfadets qui dirigent si malicieusement la foudre que les savants n'ont jamais pu s'expliquer ses caprices, c'est eux qui nous rendent malades, avec la complicité des médecins (tous entachés de farfadérisme !) Ce que vous prenez pour fièvre, apostume,

etc., toute la terrifiante liste de maux qu'énumèrent si joyeusement les médecins de Molière, et ceux catalogués depuis, ne sont autre chose que les sévices de ces ministres infernaux. C'est eux qui guident les voleurs, qui allument les incendies, qui, cachés dans la pierre contre laquelle vous buttez, dans la branche qui vous heurte, dans les objets familiers tout à coup rebelles et comme hostiles au moment le plus inopportun, font cette mystérieuse malice des choses que les hommes ont si souvent constatée, et contre laquelle certains peuples ont eu des tribunaux, les spirituels Athéniens, par exemple, qui précipitaient dans le Barattre, après jugement, la pierre contre laquelle un citoyen avait chû et s'était blessé.

C'est eux qui procurent les mauvais rêves et le cauchemar, et c'est pourquoi on a toujours représenté le cauchemar ou chauchevieille, sous la forme d'un gros chat noir accroupi sur la poitrine du dormeur. Ils commettent bien d'autres méfaits d'un ordre plus délicat, dans cette intimité nocturne avec nous que leur permet leur invisibilité !

Libera nos phantasmata
Ne polluantur corpora

dit la prose de l'Eglise. Avec une pudeur charmante, Berbiguier nous explique que lorsqu'une jeune personne, jusqu'alors sage et réservée, donne des marques indubitables de légèreté, il n'en faut accuser que les farfadets :

Plus d'un mari débonnaire
De pleurs les yeux humectés,
Pour terminer une affaire
Part sur la foi du traité.

Il revient : sa ménagère
Lui montre un petit cadet !
Comment donc est-il père ?
Encore un farfadet !

C'est Berbiguier lui-même qui chante ainsi, dans la complainte sur l'air du vaudeville de Mme Favart qui termine son troisième volume. La langue des dieux lui était familière, et il y montre plus de belle humeur qu'en prose. Ainsi il a mis en couplets, sur l'air : « C'est l'amour, l'amour, l'amour... » les détails de ses opérations antidiaboliques, comment il perce d'aiguilles et enferme dans des bouteilles-prisons les farfadets qui viennent nocturnement l'assaillir :

Je vous tiens, je vous y tiens
Dans la bouteille,
A merveille.
Farfadets, magiciens,
Enfin, je vous tiens !

Je vous donne vinaigre à boire,
Tabac et poivre pour manger.
Un tel régal, je dois le croire,
Ne doit pas trop vous arranger.
Vous aimez fort la danse,
Et, pour votre plaisir,
Vous venez en cadence
Sur moi vous divertir.
Je vous tiens... etc.

Pour mieux vous régaler encore,
Mes cœurs de bœuf et de mouton,
Sur un grand feu qui les dévore,
Grillent souvent sur du charbon.
La grêle et le ravage,
Pour vous tout n'est qu'un jeu
Mais je sais à l'orage
Opposer mon grand jeu.
Je vous tiens, etc.

Mes lardoires sont très pointues,
Elles vous perçent, c'est fort bien ;
Si mes aiguilles sont aiguës,
Elles ne le sont pas pour rien.
Vos cris dans la bouteille
Rendent mon cœur joyeux
Et la nuit, quand je veille,
Je suis moins malheureux.
Je vous tiens, etc.

On s'expliquera ainsi les nombreuses bouteilles que l'on voit autour de Berbiguier dans l'une des gravures que nous reproduisons : elles sont pleines de farfadets.

Le malheureux eut affaire à une sorte de farfadets particulièrement redoutables, les hommes de loi. La succession de son oncle, qui devait doubler sa fortune, le ruina plus qu'à moitié, grâce aux frais. L'impression de ses trois volumes acheva de mettre le désordre dans ses finances. Il ne possédait pas la fameuse pistole volante qui est l'un des principaux avantages de ses ennemis les farfadets : la pistole enchantée qui revient d'elle-même dans votre poche après que vous en avez reçu la monnaie. Berbiguier mourut dans la misère, à l'hôpital, mais il avait certainement connu, dans son pittoresque délire, les émotions les plus vives et les joies les plus intenses qu'un homme puisse savourer. Et la gloire même ne lui fut pas refusée, puisqu'il figure dans le Larousse, à titre de « Monomane Français ».

GEORGE MALET.

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner SANS FRAIS **et directement à l'***Écho du Merveilleux* **dans tous les bureaux de poste.**

BERBIGUIER EN IMAGES

Nous ne pouvons mieux faire, pour expliquer les gravures que nous reproduisons, que de mettre sous



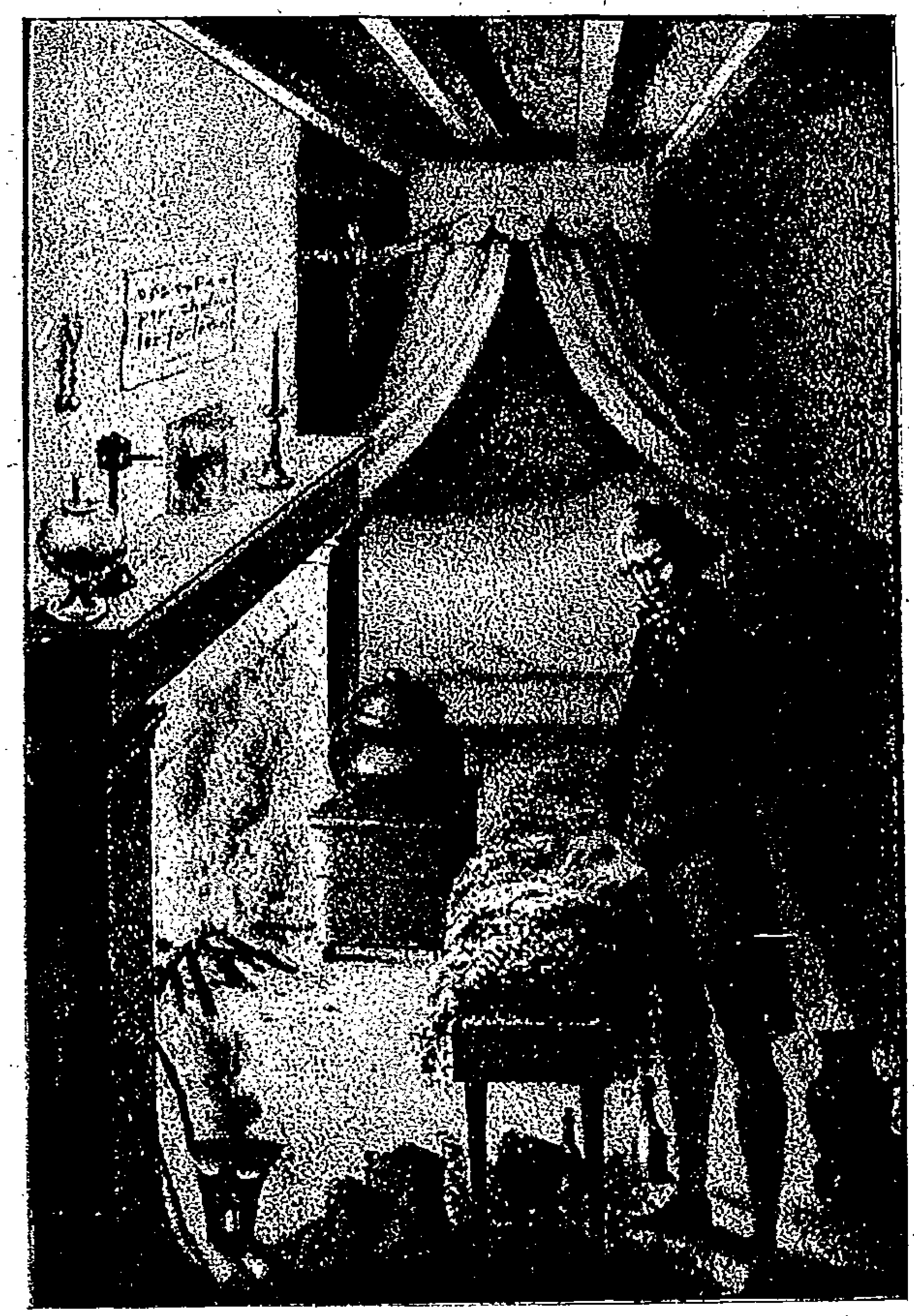
les yeux de nos lecteurs le commentaire que Berbiguier lui-même en a donné dans son ouvrage. Les trois premières lithographies dont il parle sont celles qui ont paru dans notre précédent numéro.

Explication des lithographies qui ornent les trois volumes de mon ouvrage; je ne veux pas oublier une seule de mes promesses, lecteurs, vous allez trouver ici même cette explication.

La première lithographie, qui se trouve au frontispice de mon premier volume, représente mon portrait, où j'ai cru devoir prendre la qualification de *Fléau des Farfadets*. Les quatre coins du dessin sont ornés d'un cœur de bœuf, piqué de deux morceaux de soufre en sautoir, de plantes aromatiques et de quelques paquets d'aiguilles et d'épingles. Au-dessous de moi on voit mon cher Coco, victime du farfadérisme, et mon ami fidèle.

La seconde, page 8 du premier volume, représente un intérieur, où la Jeanneton, la Valette et la Mançot me font le jeu du Taro. C'est dans ce moment que je fus placé sous l'influence d'une planète malfaisante ; deux farfadets, déguisés en singes et en chauve-souris, inspirent le génie malfaisant des deux sybilles.

La troisième, page 284 du premier volume, représente Rhotomago suivi d'une troupe considérable de farfadets qui viennent me faire la proposition d'entrer dans leur exécrable compagnie. Je les repousse avec indignation. J'ai devant les yeux la sainte Croix de Notre Seigneur Jésus-Christ. Quelques petits farfadets invisibles voudraient que j'en détournasse les regards; ils sont effrayés en jetant les yeux sur une bouteille qui renferme quelques milliers de prisonniers de leur armée infernale. Rhotomago n'ose pas faire usage contre moi de son trident.



La quatrième, au frontispice du second volume, rend la scène que j'eus avec un pompier, lorsque je faisais mon remède afin que le jour de la fête de notre bon roi fût éclairé par un soleil sans nuages. J'ai déjà donné l'explication de cette lithographie dans le onzième chapitre de mon second volume, pages 49 et suivantes.

La cinquième, page 170 du second volume, représente le

moment où je suis occupé à préparer les plantes aromatiques que je dois brûler en faisant mon remède ; c'est l'intérieur de la chambre modeste que j'occupe dans l'hôtel Guénégaud, chez M. Gorand. J'ai toujours détesté la somptuosité : mes meubles sont aussi simples que ma personne. En examinant bien scrupuleusement cette lithographie, on y voit quelques farfadets qui me surveillent et qui voudraient m'empêcher de me livrer à mes opérations.

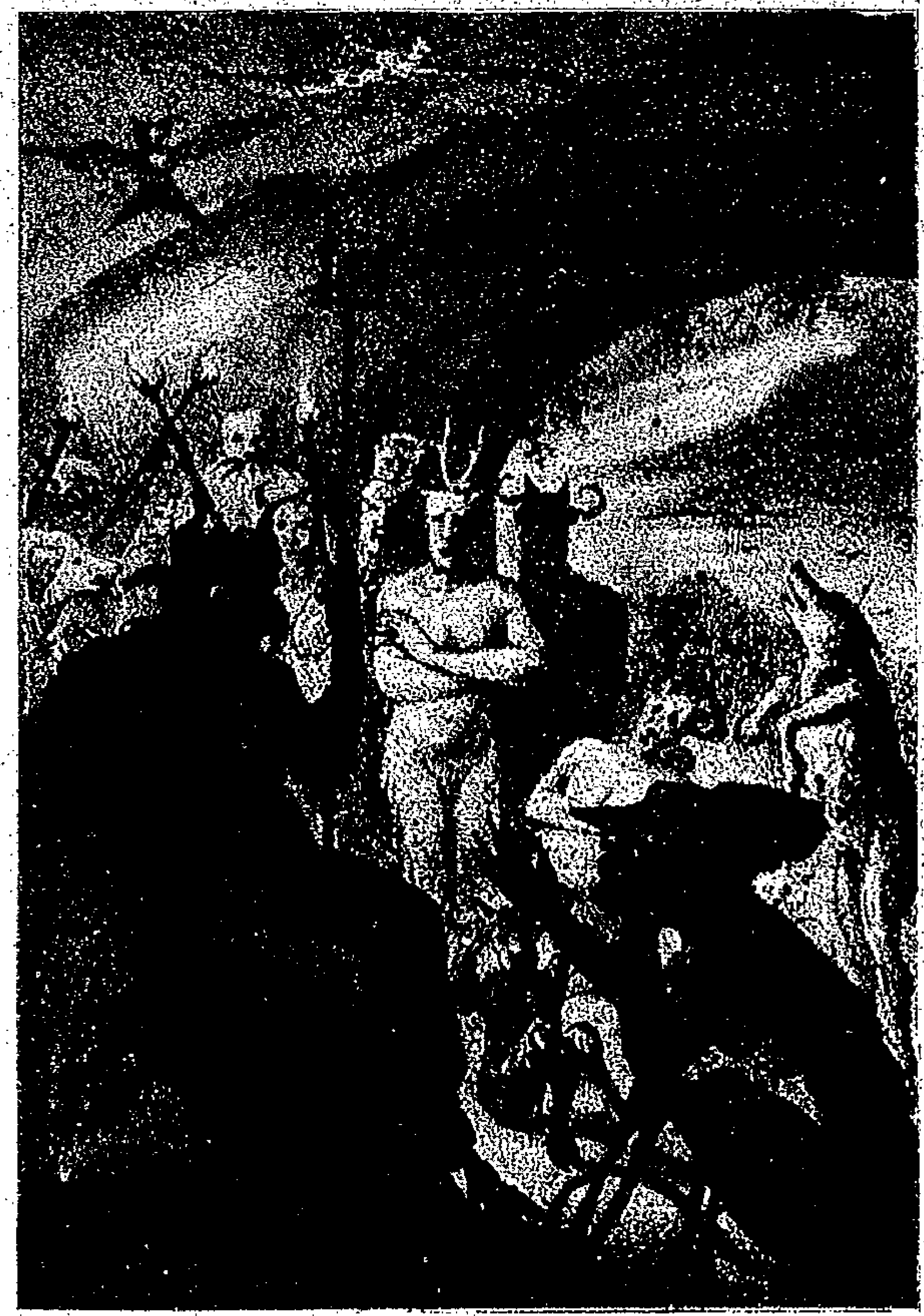
La sixième, page 340 du second volume, me représente encore continuant mes préparatifs du remède anti-farfadéen. Je suis assis au coin de ma cheminée et auprès d'une table où j'ai placé des plantes aromatiques, des aiguilles, des épingles, du soufre et du sel, etc... Une bouteille remplie de farfadets captifs se trouve aussi placée sur ma table.

Je regarde mes prisonniers d'un œil provocateur ; mais les misérables sont dans l'impossibilité de me nuire. M. Pinel,



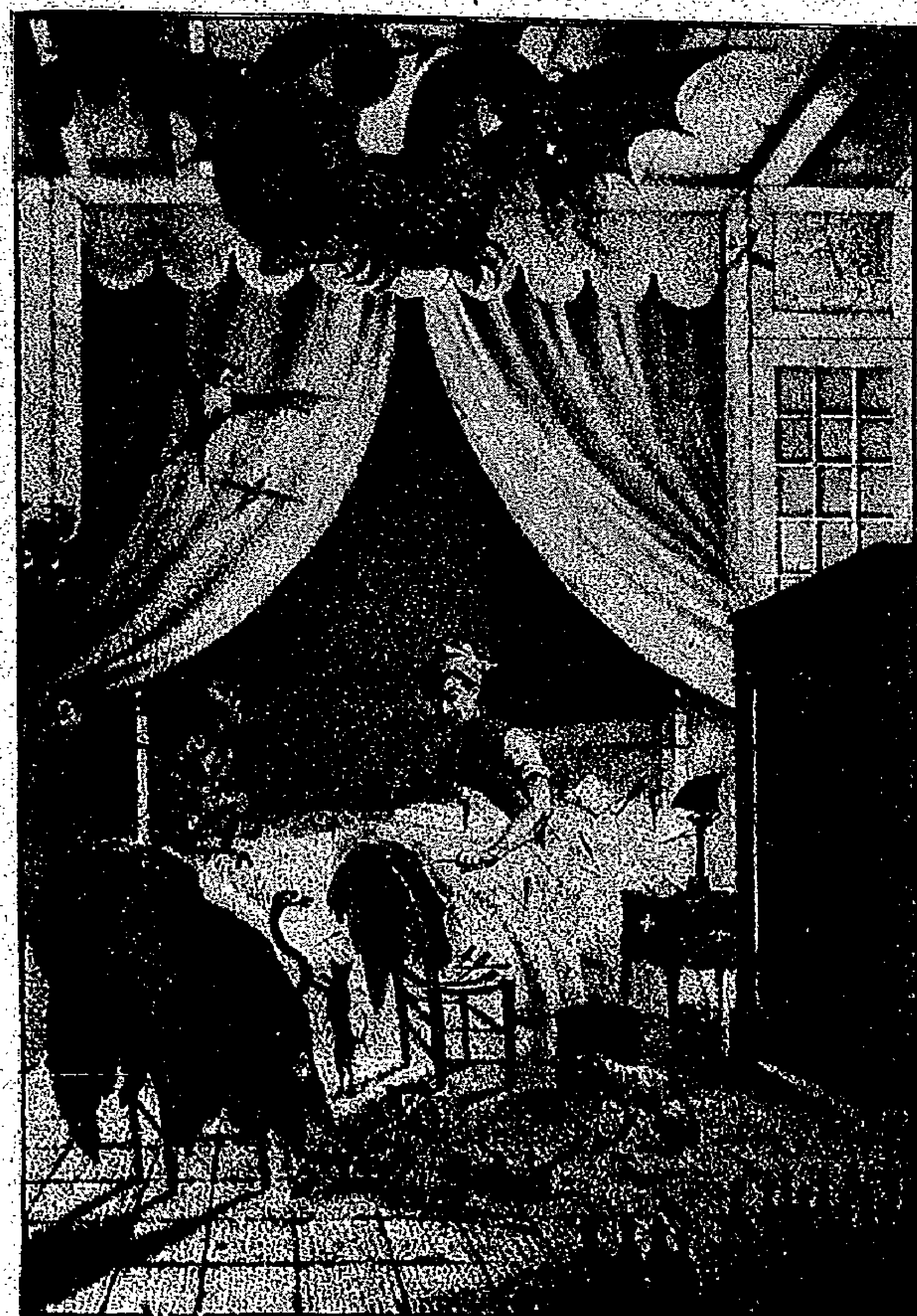
armé d'un trident et accompagné d'une troupe considérable de ses invisibles, voudrait bien m'effrayer ; mais rien ne peut altérer le calme de mes sens. M. Etienne Prieur, déguisé en cochon, ne peut pas résister à l'odeur de mes plantes anti-farfadéennes, il vomit ce qu'il vient peut-être de manger chez une autre de ses victimes.

La septième, au frontispice du troisième volume, représente l'assemblée des farfadets, présidée par Belzébuth, un trident à la main, et en face duquel on voit Rhotomago assis, qui attend des ordres. Parmi les autres farfadets qui assistent au congrès infernal on distingue MM. Pinel, Moreau, Chaix, et Etienne Prieur, toujours déguisé en cochon, qui se plaint d'avoir été piqué par mes aiguilles et mes épingles. Chaix attend les ordres de Belzébuth, pour aller et venir



sur la terre et dans les enfers. Ce misérable ne peut pas rester tranquille, il a besoin de voyager. Tous les farfadets, d'accord, se plaignent de leur fléau. L'assemblée délibère que pendant toute sa vie on ne lui laissera pas un instant de repos.

La huitième et dernière, page 307 du troisième volume est une représentation de l'effet du Bouc émissaire farfadéen. Cette peau de bouc, qu'on a placée au milieu de la salle la moins sombre de l'enfer, est gonflée par un démon, à l'aide du soufflet infernal. L'infâme Belphégor des enfers préside à cette invention diabolique ; il est armé de la baguette magnétisée dont MM. Bouge et Nicolas se servirent à Avignon, pour me placer sous leur influence. Les farfadets sautent sur le bouc, qui les élève jusqu'aux nuages, où l'infâme Rhotomago les attend pour conjurer le temps. Les farfadets spectateurs de cette scène abominable sont ceux qui ont été condamnés à l'inaction par arrêt du conseil suprême des enfers. Parmi



ces derniers se trouvent la Jeanneton, Lavalette, la Mançot et la Vandeval. Tous les signes qui sont autour de cette lithographie sont des signes farfadéens.

BERBIGUIER

LE PRODIGE DE GUADALAJARA

Notre excellent confrère, M. J.-G Bourgeat, l'auteur de *la Magie*, parue l'an dernier chez Chacornac, nous adresse la lettre suivante :

Nice, le 7 août 1905.

CHER MONSIEUR,

J'arrive de Madrid où, au moment de mon départ, il n'était question que du fait que je vais vous narrer.

A Guadalajara, petite ville de Castille, un ermite a été assassiné il y a huit mois. Cet ermite avait la réputation d'un saint et les habitants de Guadalajara le vénéraient comme tel. Il faisait beaucoup de bien aux pauvres, devant être, de par chez lui, assez riche. Il fut tué par un berger qui le dévalisa et le jeta dans un ravin d'où on le retira après quinze jours de recherches. On l'a enterré au cimetière de l'endroit.

Or, il paraît qu'on lui avait apporté une couronne sur sa tombe, et, depuis deux ou trois jours, à la grande stupéfaction des habitants, lesquels ne doutent pas qu'il y ait là un miracle, la couronne se couvre de fleurs fraîches qui poussent sur elle miraculeusement.

L'ordre public est troublé par ces faits et les autorités ont télégraphié à Madrid pour demander des renforts de police. Circonstance bizarre, au moment où l'on télégraphiait, la foudre a détruit les fils.

Je vous prie de recevoir, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

G. BOURGEAT.

REMARQUES
SUR
L'APPARITION D'UNE CROIX
à Constantin

Lactance résume ainsi le miracle qui annonça la mort de Maxence : « On combattit, et les troupes de Maxence avaient déjà quelque avantage, lorsque Constantin, résolu de tout hasarder, fit avancer toutes ses troupes, et se plaça près du pont Milvius. Maxence était sur la fin de la cinquième année de son règne, et l'on tombait au 27 octobre, jour auquel il était parvenu à l'Empire. Constantin fut averti en songe, de mettre sur les boucliers de ses soldats le signe céleste de Dieu, et de livrer bataille ensuite. Il fit ce qui lui était ordonné, et l'on mit sur tous les boucliers les lettres initiales qui désignaient le Christ. Muni de ce signe, le soldat prend les armes (1) ».

L'ouvrage de Lactance est probablement de l'année 314 : il a donc été composé au lendemain du prodige, de ce *signe céleste*, qui fut vu dans les airs par bien des témoins. On sait que l'écrivain éleva le fils aîné de Constantin : il est vraisemblable que son récit provient de l'empereur ou de son entourage.

Le livre d'Eusèbe, évêque de Césarée, panégyriste de Constantin, est des dernières années du règne de cet empereur.

« Constantin, dit Eusèbe, faisant réflexion qu'il avait besoin de forces supérieures à celles des armes, pour surmonter les maléfices et les enchantements que Maxence mettait en œuvre contre lui, il rechercha le secours de Dieu comme le seul qui pût le rendre invincible. Il commença donc à penser en lui-même à

(1) *De la mort des persécuteurs*, ch. XLIV. Maxence, tyran païen, fut un persécuteur. Optatianus Porphyre, poète chrétien, a donné aussi au monogramme du Christ le nom de *signe céleste*.

quelle divinité il s'adresserait ; et cependant il considéra que les empereurs qui avaient mis leur espérance dans la multitude des Dieux, et qui pour les honorer n'avaient épargné ni les victimes ni les présents, avaient fini d'une manière déplorable, après avoir été trompés par les réponses des oracles, qui, pour les flatter, leur avaient promis les plus heureux succès ; et que son père Constance, qui, reconnaissant l'erreur de ses prédécesseurs, avait honoré toute sa vie le seul Dieu souverain, en avait reçu des marques sensibles de protection... Repassant donc toutes ces choses dans son esprit, il pensa qu'après une telle expérience, c'était une folie d'honorer des divinités qui n'étaient rien, et qu'il ne fallait adorer que le Dieu de son père. Il se mit donc à l'invoquer, le priant instamment de se faire connaître à lui, et de lui tendre une main secourable. Pendant que l'Empereur faisait cette prière, il vit un signe extraordinaire, et tel que si quelqu'autre l'eût rapporté, on aurait de la peine à le croire ; mais nous qui écrivons cette histoire, ayant entendu l'Empereur lui-même raconter la chose, et l'affirmer avec serment longtemps après, lorsque nous avions l'honneur de l'entretenir familièrement, qui peut douter qu'on ne doive ajouter foi à son récit, vu surtout que le temps et les événements l'ont confirmé ?

Voici donc ce qu'il nous a dit. Un peu après midi, le soleil étant presque au milieu du ciel, il vit sur la surface de cet astre une croix resplendissante de lumière, avec cette inscription, *vainquez par ceci* : ce qui lui causa une grande surprise, ainsi qu'à tous les soldats qui étaient en marche avec lui, et qui furent aussi témoins de cette apparition. Il ajoutait qu'il chercha en lui-même quelle pouvait être cette vision, et qu'après s'être longtemps occupé de cette pensée, la nuit étant survenue, il vit en songe le Christ, Fils de Dieu, avec ce même signe qui lui était apparu dans le ciel, et qu'il lui commanda de faire une enseigne militaire semblable au signe qu'il avait vu, et de s'en servir dans les combats comme d'un secours assuré contre ses ennemis. S'étant levé dès la pointe du jour, il raconta à ses amis ce qui lui était arrivé ; puis il fit venir des ouvriers ; et s'étant assis au milieu d'eux, il leur expliqua la forme du signe, et leur commanda de l'exécuter en or et en pierreries ; et nous nous souvenons d'avoir vu quelquefois cet ouvrage (1) ».

Eusèbe ajoute plus loin : « ... Aussitôt après sa victoire il fit placer, dans l'endroit le plus fréquenté de Rome, sa statue, tenant à la main une lance élevée, faite en forme de croix ; et au pied de sa statue, on grava, par son ordre, cette inscription en latin : Par la vertu de ce signe salutaire, vrai symbole de force et de courage, j'ai délivré votre ville du joug de la tyrannie ; et après avoir rendu la liberté au Sénat et au peuple romain, je les ai rétablis dans leur ancienne splendeur. » (1)

S'il faut en croire cet écrivain, cinquante gardes du corps portaient tour à tour cette enseigne. L'un d'eux, l'ayant donnée à un autre pour fuir plus librement, dans un combat contre Licinius, empereur d'Orient, fut aussitôt percé d'un trait mortel. Au contraire, plusieurs coups dirigés contre celui qui avait pris le Labarum portèrent sur le bois et ne purent le blesser (2).

« Si de Lactance à Eusèbe, dit M. Boissier, le récit a subi d'assez graves altérations, s'il s'est surtout beaucoup accru, c'est qu'il est de la nature de ces sortes d'histoires qu'on y ajoute sans cesse. Quand on les redit souvent, on ne les redit pas de la même façon, et d'une fois à l'autre elles s'enrichissent toujours de quelque fait nouveau. Eusèbe est bien capable d'avoir trouvé tout seul ces embellissements, mais je ne serais pas surpris que l'empereur y eût travaillé lui-même. » (3)

Victor Duruy, dans son *Histoire des Romains*, parle à peu près comme M. Boissier. Il se demande si l'historien a pu mentir : or Eusèbe a osé soutenir la doctrine des mensonges utiles ; et il a faussement affirmé que Constantin diminua du quart l'impôt dans tout l'empire. Il assure que Dieu se montra souvent à l'empereur, qu'il lui révélait l'avenir ; qu'avant la bataille du pont Milvius il lui désigna ceux des proches et des amis de Maxence qui devaient être mis à mort (4).

Pourtant il admettrait que l'invention vient de Constantin.

Enfin il fait ces remarques : « Dès les premiers jours, la légende prit plusieurs formes. Au lieu de la vision en plein soleil, Lactance parle d'un songe pendant lequel le prince reçut l'ordre de placer la croix sur le bouclier de ses soldats... Au dire d'Eusèbe et de Socrate, les soldats virent aussi la croix miraculeuse. La fameuse vision aurait donc eu assez de témoins pour rendre inutile le récit du prince et son attestation par serment de la réalité du miracle. » — Victor Duruy oublie que Constantin était le principal témoin;

(1) *De vitâ Constantini*, l. I, c. 28, 29, 30.

(1) *De vitâ Constantini*, l. I, c. 39, 40.

(2) *De vitâ Constantini*, l. II, c. 8, 9. Le mot *Labar* signifie *éternel*, d'après les études assyriologiques d'Oppert (Duruy, *Hist. des Romains*).

(3) *La fin du paganisme*, l. 23. Notons que Lactance fait allusion au fait du *signe céleste*.

(4) MM. Duruy et Boissier ne citent pas M. Duvoisin.

la vision répondait à une prière peut-être mentale (1); le songe complétait la vision; il eût été bien extraordinaire qu'un historien, contemporain et admirateur de ce monarque, se fût donné beaucoup de peine pour rechercher quelques témoignages de soldats obscurs, au lieu de s'adresser à Constantin lui-même; enfin les témoins auraient pu, aussi bien que l'empereur, être soupçonnés de parler ainsi par intérêt personnel (2).

Le païen Nazaire dit dans un panégyrique de Constantin : «... Toutes les Gaules attestent qu'on a vu des armées qui se disaient envoyées du ciel à votre secours .. Quelle grandeur, quelle force de corps, quelle vitesse dans les soldats qui composaient ces légions célestes! Leurs boucliers étincelaient, et leurs armes rendaient un éclat terrible... On les entendait se dire entre eux : Nous allons trouver Constantin, nous volons au secours de Constantin... »

Le même, rapportant quelques prodiges de l'antiquité, s'adresse ainsi aux historiens qui les ont rapportés : « . . Nous croyons désormais aux merveilles que vous racontez, nous qui en avons vu de plus grandes. »

Le sceptique peut supposer que les récits de prophéties et de prodiges dont sont remplis les livres des anciens sont des prédictions faites après coup et destinées à entretenir le peuple dans la superstition.

Qu'il y ait eu, un peu avant la conversion de Constantin, une vision en Gaule d'armées dans les nuages, le païen Nazaire n'en donne pas de preuves; toutefois, il n'y a pas contradiction entre ce fait et les autres : la prière, la vision, le songe de l'empereur. L'antiquité et le moyen âge ont été réhabilités dans leurs croyances aux visions : car au XIXe siècle, depuis la croix de Migné jusqu'aux phénomènes de Tilly et de Campitello, il y a eu plusieurs manifestations attestées par quantité de témoins.

A l'époque où Constantin connut Eusèbe, l'autorité de l'empereur, remarque Du Voisin, était trop bien affermie pour avoir besoin de recourir à l'imposture. Sans doute Eusèbe ne donne pas de témoignages écrits d'officiers et de soldats : mais quel historien de l'antiquité composait-il des livres avec des pièces de cette nature ? De plus, comme le rappelle Du Voisin, le fait était notoire, et personne ne le contestait. Il est vraiment singulier que le chevalier de Jaucourt (l'homme à la vision que l'*Echo du Merveilleux* a rappelée) (3) ait donné assez d'importance aux critiques de Chauffepié pour le reproduire dans l'*Encyclopédie*. Ainsi qu'à Du Voisin, il ne nous paraît nullement admissible que ce miracle, dont fut témoin toute une armée en grande partie composée de païens, ait été un mensonge, dont aucun adversaire, même au temps de Julien, n'a osé essayer la réfutation. Pendant treize siècles, pas un écrivain ne contesta ce prodige (1).

Saint Cyrille, Philostorge, Socrate, Sezomène et Nicéphore disent qu'au moment où Constantin II allait combattre Magnence, une croix apparut au ciel; c'est, selon Victor Duruy, une réédition de « la légende » de Constantin : « Les historiens de cette époque n'avaient pas toujours l'imagination fertile. » Ou le fait est vrai, et la critique tombe d'elle-même, ou il est faux et elle est justifiée mais sans qu'on puisse en tirer un argument contre Eusèbe. Enfin nous pouvons rester dans le doute, si ces historiens, en rapportant un fait qui peut être vrai, ont négligé de produire des preuves décicives.

L'honorable M. Boissier montre, contre Duruy et Burckhardt, que Constantin n'était nullement un déiste, un indifférent, mais bien un prince à l'âme croyante, qui punit les aruspices, les magiciens, les faiseurs d'incantations, et se montra très préoccupé du monde invisible.

Du songe de Constantin et de l'apparition qu'eut l'empereur, il ne veut rien dire. « Ces incidents miraculeux, écrit il, échappent à la critique, et ils ne sont pas du domaine propre de l'histoire. Chacun peut donc croire à son gré ou que les faits rapportés par Eusèbe sont vrais, et nous avons affaire alors à de véritables miracles; ou qu'ils ont été entièrement inventés pour donner plus d'importance à la conversion de l'empereur, en montrant l'intérêt qu'y prenait le ciel; ou bien enfin, ce qui me paraît de beaucoup l'hypothèse la plus probable, que Constantin a pu être trompé par son imagination crédule qu'excitait encore l'attente d'un grand événement, qu'il a pris pour un signe manifeste de l'intervention divine ce qui n'était qu'un caprice du hasard, et que ces apparitions confuses qu'il a cru voir au premier moment se sont plus tard précisées peu à peu dans son esprit, car il arrive ordinairement que tandis que le temps affaiblit les souvenirs réels, il donne un corps et une figure aux fantaisies et aux rêves » (2).

Pour M. Boissier, Eusèbe est sincère : et s'il y a un

(1) Donc, l'empereur pouvait peut-être seul parler de cette prière; Jeanne d'Arc rappela à Charles VII une prière mentale dont il n'avait parlé à personne.
(2) Tome V de l'*Hist. des Romains*. Ed. illustrée de 1885.
(3) Année 1898 p. 211.
Le théologien Du Voisin, docteur en théologie (1744-1813), depuis évêque de Nantes, a imprimé en 1774 sa *Dissertation critique sur la vision de Constantin* (in-18).

(1) Du Voisin énumère tous les adversaires et tous les défenseurs que trouva ce récit à partir du XVIIe siècle.
(2) *La fin du paganisme*, I, p. 32. Le R. P. Lescœur constate que M. Boissier a raisonné comme M. Renan, qui invente cette règle de la critique, le rejet des circonstances miraculeuses (*La science et les faits surnaturels contemporains*. Roger et Chernoviz, p. 198).

menteur, c'est Constantin. Du Voisin a répondu d'avance à cette objection : si, à la rigueur, Constantin a pu faire un faux serment au sujet du songe qu'il racontait, il n'aurait pu mentir impudemment à propos d'un phénomène prodigieux dont toute une armée fut témoin ; et nous ajoutons que son imagination n'aurait pu faire partager son erreur à toute une armée et au monde romain tout entier.

« L'incident du Labarum, répond le P. Lescœur, se présente à nous comme un fait appuyé sur des témoignages considérables. Comme tel, il est du domaine de l'histoire : à elle, et à elle seule de décider si les témoignages sont faux ou insuffisants. Mais de quel droit les passer sous silence ? De quel droit surtout autoriser le lecteur raisonnable à y croire « à son gré » ? De trois choses l'une : ou les faits sont démontrés faux et il faut les nier ; ou les témoignages sont probants et il faut les admettre, ou ils sont insuffisants et nous conserverons un doute légitime. Mais croire ou ne pas croire à volonté, c'est sortir du domaine de la raison et entrer dans le domaine de la fantaisie. M. Boissier, dans sa courte phrase, livre passage au sophisme qui permet à chacun de nier « à son gré » toute l'histoire évangélique, laquelle n'est qu'un tissu de faits surnaturels et, par suite, toute l'histoire de l'Eglise, laquelle reste incompréhensible si l'on élimine le surnaturel (1). »

Le P. Lescœur cite ensuite le jugement de M. de Broglie au sujet du surnaturel des premiers siècles de l'Eglise. Les faits surnaturels étant supposés possibles, il ne faut les croire que sur les preuves réclamées par les règles ordinaires de l'histoire «l'examen des textes, la confrontation des divers récits entre eux et avec les faits de l'histoire générale, l'appréciation morale des témoignages, tous les procédés en un mot de la critique historique ordinaire (2) ».

Quand un homme a été le témoin d'un fait surnaturel, sa conviction est faite, n'eût-il jamais connu l'irréfutable raisonnement du P. Lescœur : ce qui se produit de nos jours a pu se produire dans les siècles passés (3).

(1) Rappelons aussi que des faits surnaturels sont rapportés souvent dans la Bible et les auteurs anciens, plus souvent que dans les modernes.

(2) M. de Broglie. *L'Eglise et l'Empire romain*, I, p. 391 et suiv. 4e édit., Paris, Didier, 1867.

(3) Nous ne prendrons pas la peine de réfuter la risible hypothèse de Toussenel, l'utopiste, qui a écrit dans son *Ornithologie passionnelle* : « Le flamant vole les jambes pendantes et le cou tendu, et comme ses ailes sont beaucoup trop courtes pour son corps, il fait de loin à l'observateur l'effet d'une croix de feu qui s'emporte dans les airs. J'ai toujours été tenté d'attribuer à l'espièglerie d'un individu de cette espèce, l'apparition du fameux *labarum*, qui versa un si grand courage dans le cœur des soldats du pieux Constantin... » Voilà une hypothèse à laquelle les admirateurs de Larousse peuvent seuls accorder quelque attention.

Le lecteur peut apprécier combien il est important, à propos de faits contemporains, de recueillir un nombre suffisant de témoignages écrits, provenant de témoins oculaires vivants, pour que l'incroyant ne réédite pas un jour, au sujet de Pontmain, de Tilly, de Campitello, etc..., les objections faites aux historiens qui nous ont transmis le récit de la vision de Constantin et de son armée.

TIMOTHÉE.

Chez l'auteur de l' « Oblat »

NOUVELLES PAGES SUR LOURDES

HUYSMANS CONTRE ZOLA

Discrètement, avant-hier soir, dans le demi-jour de son cabinet de travail, nous avons surpris Joris-Karl Huysmans, au moment même où il achevait le manuscrit de son futur ouvrage sur Lourdes.

Ce n'était encore qu'au premier état... quelque chose comme un burin sommaire de Fernand Khnopff ou comme l'ébauche à peine poussée d'un enlumineur saxon. Mais c'était, on peut le croire, quelque chose de très original déjà et de déjà très beau.

L'avant-corps penché sur sa table, dans l'attitude d'un moine irlandais rectifiant à la drague les arabesques capricieuses du plomb sur l'esquisse coloriée d'un vitrail ogival, Durtal relisait une à une les pages nouvellement écloses de sa pensée.

J'ai raconté comment l'an dernier, sans que nul n'y prît garde, Huysmans fit un premier séjour à Lourdes. Lourdes l'attirait.

Il revint depuis, mais sans que jamais les détrousseurs de faits-divers songeassent à l'aller découvrir dans sa nouvelle retraite, sur les bords du Gave. Pourtant il y était.

On peut même supposer que l'hagiographe de sainte Lidwine de Schiedam ne se promenait pas à Lourdes en touriste. Il n'y était même pas venu en pèlerin.

José-Maria de Heredia eût écrit qu'il était venu là comme l'abeille en maraude, non pour le plaisir de se déplacer, mais pour le plaisir d'y amasser un suc plus savoureux que ce miel déposé par les mouches de l'Attique aux flancs du mont Hybla.

Et, avant-hier soir, Huysmans voulut bien feuilleter devant nous les pages de son nouveau manuscrit. Ces pages sont chargées d'une petite cursive élégante, presque régulière et serrée comme de petits signes cabalistiques sur le grimoire d'un nécromancien allemand ou comme une fidèle copie d'antiphonaire sur le velin jauni d'un manuscrit byzantin.

UN FRAGMENT INÉDIT

Durtal lut donc à haute voix ceci :

« Les apparitions de la sainte Vierge à notre époque n'ont rien qui puisse surprendre, Lourdes n'est

« dans l'histoire de la France, ni une exception, ni « une nouveauté. Toujours la Mère du Christ a considéré ce pays comme son fief. En aucun temps, « sauf au VIIIe siècle, Elle ne l'a déshérité de l'aubaine continue de sa présence, mais si l'on songe à « l'effrayant abaissement des Bourbons, et à l'inexorable infamie des Jacobins, cet abandon s'explique... »

Ces lignes, qui pourraient servir de frontispice ou d'épigraphe à l'ouvrage tout entier, constituent un début prometteur de lectures intensives et riches, de lectures suggestives et rares, évoquant à la fois des légendes anciennes, remuant des problèmes dont la solution importe, pensons-nous, à un siècle aussi malade que le nôtre.

Parler de Lourdes, sans y étudier en même temps les manifestations miraculeuses qui s'y produisent pour ainsi dire quotidiennement, constituerait un non-sens et une énormité. Huysmans n'a rien commis de semblable. Et il traite longuement ce côté brûlant de la question. Son point de départ ressemble assez à celui de Descartes, sa conclusion répond au même parallélisme. De toutes les objections formulées contre le miracle par le positivisme ou la libre-pensée modernes, Huysmans n'en a retenu que trois ou quatre, c'est-à-dire les armes qui, maniées par les sceptiques contre les croyants, étonnent et bouleversent parfois les esprits superficiels.

Ainsi s'explique le vague succès obtenu jadis par les partisans de l'*auto suggestion* et du *merveilleux inexpliqué*.

— L'auto-suggestion ! s'écrie Huysmans, qu'on évite donc, pour l'amour de Dieu, de nous fatiguer encore les oreilles avec cela... La théorie de l'auto-suggestion, mais elle a fait son temps. Auto-suggestionnés, ces enfants inconscients que l'on plonge dans l'eau et qui en sortent miraculeusement guéris ; auto-suggestionnés, s'écrie encore Huysmans, ces malades dont les plaies cancéreuses se ferment instantanément ! Allons donc ! L'auto-suggestion n'explique ni le premier ni le second de ces phénomènes.

« Reste la théorie des forces occultes ou le merveilleux inexpliqué : elle ne résiste pas mieux à un examen approfondi. Un fait reconnu miraculeux représente une force contradictoire, nettement opposée à une force connue. La nature ne se contredit jamais. Et quand bien même elle en donnerait toutes les apparences, un esprit réfléchi demandera toujours à connaître l'auteur de ces forces inconnues. Cet être, quel est-il ? Est-il femme ? Est-il homme ? Est-il un être vivant ? Quel est cet être ?... Non, de quelque côté qu'on s'ingénie à retourner la question, on ne la résoud pas, si l'on ne veut bien admettre le miracle.

— Mais, demandons-nous, ne pourriez-vous nous laisser entrevoir les grandes divisions de votre nouvelle œuvre ?

— Volontiers. Sachez donc que je consacre tout un chapitre, et l'un des plus importants, à ce que j'appelle

LES ITINÉRAIRES DE LA VIERGE

Et J.-K. Huysmans continua :

— La Vierge s'est tracé en France de véritables itinéraires qu'elle a suivis avec une grande régularité. Ses apparitions au XIXe siècle se produisirent toutes en des lieux de dévotion qu'elle avait déjà sanctifiés...

— ?...

— Lourdes existait au moyen âge. En fouillant de vieux cartulaires, j'ai retrouvé le récit d'apparitions miraculeuses fort anciennes. La source, cette source qui a merveilleusement sorti du roc avec une abondance nouvelle, existait aussi. Et il en est fait également mention. En France et en Belgique, il existe aussi des lieux de pèlerinages identiques, des copies de Lourdes si vous voulez. Et là également la Vierge opère des guérisons miraculeuses. A Héronville, en France, à Aostakers, près de Gand, en Belgique, chez les Pères Georgiens, à Constantinople. La chronique enregistre les mêmes faits se produisant dans un cadre identique.

« J'ai également consacré tout un chapitre au

SATANISME DE LA LAIDEUR

« La laideur ! La laideur du serpent qui rampe aux pieds de la Vierge, elle aussi, s'est attachée à Lourdes, comme une plante parasite à un rocher. Elle constitue la revanche de Satan ! Jadis, la grotte fut un séjour de sorcières et ce fut un lieu diabolisé. On y répandait le sang des victimes au milieu des sacrifices humains. Tout auprès de la grotte, j'ai retrouvé un bloc de rocher taillé en forme de cube et qui fut jadis l'autel païen de ces étranges immolations. Depuis que la Vierge a visité ce lieu, ces derniers vestiges, ces apparitions diaboliques ont disparu. Mais Satan se venge dans une foule de détails.

« Zola et tout un lot d'historiographes d'occasion ayant osé parler de Lourdes ont adressé les plus inconcevables critiques aux Pères de la Grotte, ces admirables Pères qui, en achetant les vastes terrains situés devant la grotte, ont empêché les spéculateurs et les bâtisseurs de mauvais immeubles à sept étages de se livrer à l'exécution de leurs projets favoris. Ils ont déjoué en partie cette conspiration de la laideur qui semble avoir été ourdie pour bâtir un second Lourdes, un Lourdes païen et vulgaire à côté du Lourdes de l'Immaculée-Conception ! Les Pères de la Grotte se sont créé des ennemis. Je le crois bien parbleu !

« Ah ! Je fais bon marché des critiques que leur a faites Zola ! Elles ne sont que l'écho, ces critiques, d'une fripouille qui se promettait de gagner des sommes folles en élevant devant la grotte une série de pavillons d'Armenonville, de caravansérails, de casinos, de pavillons chinois, de garages d'automobiles et

d'hôtels affermés par des Sociétés financières, qui fussent rapidement devenues le rendez vous indiqué de toutes les agences Cook du monde. Vous voyez cela d'ici : c'eût été très commode de savourer des thés à la glace ou des whiskey-sodas au son d'un orchestre cingalais en voyant passer sous les fenêtres de la véranda les théories des pèlerins montant à la basilique ! C'eût été le triomphe du satanisme le plus sadique et de la spéculation la plus effrénée.

« Les Pères de la Grotte ont prévu le danger. Ils l'ont évité. Zola les accuse. C'est une misère. Il leur reproche jusqu'à la vente des cierges... Mais tout le monde en vend !...

« La conspiration de Laideur se manifeste de mille manières déjà. Bientôt nous ne verrons plus une seule église noire sur ce sol favorisé par la grâce divine. On vient de démolir une vieille église romane, pur chef-d'œuvre du XIIe siècle. Ah ! qu'on y prenne garde .. la Vierge lassée un jour pourrait se retirer de Lourdes comme elle le fit plusieurs fois déjà en certains lieux où ses apparitions étaient devenues un prétexte à spéculations.

« La Vierge n'aime pas les verres de couleurs et le son des trombonnes. Demain elle peut, en suivant l'itinéraire qu'elle s'est tracé, apparaître en quelque autre lieu de notre province française et, là, manifester sa présence par de nouveaux prodiges, dans le calme admirable de la belle nature.

LOURDES ET LA SIMONIE

« Ceux qui ont parlé de simonie à propos de Lourdes ont commis une absurdité. Lourdes est peut-être l'endroit de la terre où la simonie soit la plus inconnue. Ah ! certes on le connaît mieux en Suisse ou sur les bords du Niagara. A Lourdes, la présence du tourniquet est totalement inconnue. Lourdes est peut-être le seul endroit de la terre où l'on soit le témoin du spectacle le plus extraordinaire sans avoir pour cela rien à payer. Si les anciens gardiens de la grotte — ah ! les braves gens que ces missionnaires montagnards ! — ont jadis gagné quelque argent, ils en ont assez donné aux pauvres et à Lourdes. Ce sont eux les véritables créateurs du Lourdes religieux d'aujourd'hui. Quelles âmes d'apôtres ! Simoniaques ces âmes vaillantes et charitables ? Allons donc, il faut s'être appelé Zola pour leur décocher cette mauvaise flèche.

« La charité et la foi, voilà, tout au contraire, les deux grandes beautés de Lourdes...

« Et Zola ne les a pas vues... »

*
* *

D'ici quelques mois, nous pourrons feuilleter les pages de cet étrange volume, riche en beautés de tout premier ordre, et d'un goût délectable, en tous points semblable à celui de ces philtres magiques que préparaient à l'ombre des grottes familières les bonnes fées du rivage armoricain. Et nous aurons cette satisfaction particulière d'y retrouver Huysmans encore égal à lui-même, avec toute la vigueur de sa pensée et toutes les originalités de son style rapide, aigu, varié, plus imprévu qu'une succession de tableaux cinématographiques. Jadis, il découvrit, au cours d'une sommaire vente accomplie dans je ne sais quel pauvre musée de province, une vierge aux tresses blondes, une vierge incomparable du bon peintre flamand Gerhardt David et la donna comme exemple à nos producteurs contemporains d'images religieuses. On peut faire beau en faisant bien, disait-il. C'est la morale qu'il convient, croyons-nous, de dégager de son nouveau livre sur Lourdes.

ROBERT DUVAL.

Philippe le Thaumaturge

Le 2 août est décédé à l'Arbresle (Rhône), muni des sacrements de l'Eglise, M. Nizier Anthelme Philippe. Il était âgé de cinquante six ans. Il était connu dans le public comme un guérisseur extraordinaire. Voici quelques-uns des articles que la presse lui a consacrés. Nous les reproduisons, bien qu'aucun d'eux ne peigne selon nous, avec justesse, cette énigmatique figure, mais parce qu'ils constituent de curieux documents sur l'état d'esprit, qui est encore au XXe siècle celui du grand public, à l'égard de personnages et de phénomènes que la science officielle s'obstine à ignorer.

Dans un prochain numéro, nous espérons pouvoir donner sur Philippe des détails inédits et sincères que nous tiendrons d'un témoin de sa vie.

G. M.

Du *Gaulois* :

A l'Arbresle, dans le Rhône, vient de mourir Philippe Laudard, — le guérisseur Philippe : la renommée n'avait fait connaître que son prénom. Cet homme curieux eut dans le cours de sa vie de singuliers coups de fortune. S'il avait réussi à entourer sa personne d'un certain mystère, il n'avait pu, du moins, truquer ses origines.

Ce Lyonnais avait débuté comme garçon boucher; et c'est alors qu'il vivait de cette profession qui n'a rien d'immatériel, qu'il prétendit subir l'influence de voix secrètes et être appelé à guérir par la prière et l'influence de sa volonté. Il avait eu des succès de thaumaturge qui avaient commencé sa réputation. Il entretenait des relations avec les loges martinistes, et certains personnages qui ne furent point étrangers au mouvement cabalistique et à l'éclosion de mages auxquels nous assistâmes, il y aura bientôt une vingtaine d'années. Aussi audacieux que Cagliostro, aussi intrigant que lui, et, plus que lui encore peut-être, Philippe parvint à s'établir en Russie, dans les parages mêmes du trône.

Il est certain que le Tsar et la Tsarine ne dédaignèrent

pas d'écouter ce guérisseur qui se disait envoyé du Ciel. Ils eurent l'un et l'autre des bontés pour ce singulier interprète des volontés célestes et le comblèrent de faveurs et de cadeaux généreux.

Philippe affectait la plus grande simplicité de mœurs, ce qui ne l'empêchait pas de se répandre en orgueilleux propos et, secrètement, d'abuser de la puissance qu'il pouvait avoir sur l'esprit de l'Empereur.

On a dit tout bas, il y a quelques années, à Paris,parmi des gens informés, que le départ d'un chef de la police russe et sa brusque défaveur étaient dus à l'intervention de Philippe : les rapports du fonctionnaire du Tsar n'étaient par favorables au guérisseur lyonnais... On a dit encore..., on a même affirmé, dans un milieu très sérieux et très renseigné, que, par deux fois, le Tsar était intervenu auprès du gouvernement et de la Faculté de médecine de Paris, afin qu'on donnât un titre de docteur à Philippe.

La confiance qu'il prétendait avoir inspirée, et que vraisemblablement il imposa quelque temps, n'eut pas toutefois la durée et la robustesse que Philippe eût souhaitées. Il dut revenir, il y a vingt-huit mois environ, en France — où il continua son exercice de la médecine.

A vrai dire, il ne se targuait plus du titre de médecin, qui lui avait valu quelques démêlés avec l'autorité; mais il portait sans modestie la qualification de chimiste, bien propre à impressionner les foules naïves.

⁂

Il n'est peut-être pas un village en France qui n'ait son guérisseur ou son « rebouteux ». Les uns et les autres continuent d'être de sérieux concurrents pour les médecins de campagne.

Ils ont soin de se donner quelques airs de sorciers, et de s'entourer du prestige de la peur. Ils n'ont garde de ne pas se servir parfois de remèdes moyenageux, dont l'excentricité frappe la superstition de leurs malades — et assure leur autorité sur des esprits peu critiques et préparés au respect de cet art traditionnel et ancestral de guérisseur.

Il faut bien convenir d'ailleurs que la plupart de ces médecins illégaux sont adroits et que pour certains maux ils ont des procédés très efficaces. Ils savent admirablement « rhabiller » une jambe ou un bras, faire disparaître une entorse, cicatriser une plaie, guérir une brûlure. Et leur réputation persistante témoigne de leur habileté. Le guérisseur est aussi vieux que la primitive humanité. Nous nous dispenserez, n'est-ce pas, de vous énumérer les spécialités des premiers guérisseurs dont l'histoire se souvient : Endamus, Chariton, Clodius, l'avocat Asclépiade et Apollonius de Thyane. Nous ne ferons passer sous vos yeux que rapidement, comme en un défilé de revue, Tabarin, dont les chalands entouraient les tréteaux, et qui écoulait ses produits charlatanesques grâce à la dévergondée Francisquine et à son ridicule mari ; les « triacleurs jurés de la place Dauphine » ; Desiderio de Combes, que Tabarin surnommait le « baron de Grattelard » ; le seigneur Hieronimo, aussi caparaçonné d'or que les chevaux qui le traînaient, et qui débitait son onguent contre la brûlure avec des boniments de matadore ; Vanard, Halary, Jean de Vignes, la providence des tirelaine fort occupés à soulager... de leurs bourses les auditeurs de ces marchands de remèdes, quand ils péroraient sur le Pont-Neuf.

Comme en 1793 les Facultés furent supprimées et que la médecine devint un art libre, les guérisseurs pullulèrent et, surtout sur les quais, on les vit croître comme champignons. La loi de l'an XI mit bon ordre à cette pléthore de bienfaiteurs de l'humanité.

Je rappellerai encore le « dottore napolitano », qui, en 1815, sur la place du Louvre, divertit nos arrière-grands-pères avec son magnifique habit écarlate et sa perruque abracadabrante ; et aussi ce Larcheret, qui eut la belle audace de demander à Louis XVIII la permission d'exploiter sa panacée, « si mieux n'aime et ne préfère sa Majesté m'allouer et me faire toucher d'ici au 1er mai 1820 une prime de 300.000 francs, pour prix de cette découverte et pour en communiquer la recette... » Admirable, hein ?

⁂

Mais le plus fameux guérisseur du dix-neuvième siècle fut le zouave Jacob, réputation mondiale, comme disent les prospectus de parfumerie. En 1866, au camp de Châlons, alors qu'il était musicien des zouaves de la garde, il fit parmi ses camarades tant d'heureuses cures et de si rapides rétablissements qu'il devint célèbre en quelques semaines. Le maréchal Canrobert, qui souffrait alors de rhumatismes et ne pouvait marcher, fit venir le thaumaturge du camp et se confia à lui comme malade. Il est vrai que le zouave Jacob ne le guérit pas, — mais c'est peut-être parce que le maréchal fut trop sceptique...

Le zouave Jacob a écrit un traité curieux, intitulé : *L'Hygiène naturelle ou l'Art de conserver sa santé et guérir soi-même.*

Il écrivait volontiers et faisait des conférences, et la *Revue Théurgique* qu'il publiait traitait des rapports de l'hygiène et du magnétisme. Le zouave Jacob habitait avenue Mac-Mahon, une petite maison qui ressemblait à quelque presbytère campagnard, avec son étroit jardin tout rempli d'arbres touffus.

Sur les murs de cette demeure brillait en lettres d'or le nom du maître hindou que le guérisseur affectait de vénérer tout particulièrement : Krishna.

Les malades s'asseyaient sur des bans de bois, et tous prenaient une attitude de recueillement que leur inspirait l'aspect mystérieux du lieu. Dans l'espace que les bancs laissaient vide se tenait le zouave Jacob,dans un costume de circonstance.

Tête nue, les cheveux grisonnants rejetés en arrière, il portait une sorte de vareuse toute blanche qui descendait jusqu'au genou, et à laquelle était attaché, comme à une robe de moine, un grand capuchon.

Ce costume, qui ne manquait pas de caractère, faisait valoir l'expression du grave et beau caractère de Jacob, et l'éclat d'une barbe et d'une moustache argentines. Ainsi, toujours debout, et presque toujours les mains jointes, il avait de vagues allures de derviche.

Lorsque les malades étaient tous assis autour de lui, il leur recommandait le silence et il invoquait l'esprit de Krishna :

— Guéris-les, si tu veux, disait-il. Moi, pauvre intermédiaire, je me soumets à ta volonté !

Puis il tenait les madades immobiles et recueillis, pendant une demi-heure, leur parlait afin d'occuper leur attention, s'intéressait à chacun d'eux, touchait les membres malades, — et les renvoyait sinon guéris, du moins soulagés.

Car la grande force des Philippe et des Jacob, c'est de aire croire à leur propre pouvoir par une simplicité d'atti-

tudes et de gestes qui impressionne leurs confiants admirateurs. TOUT-PARIS.

Du *Matin* :

Il est mort, il y a quelques jours, un homme qui n'arriva jamais à la célébrité, encore qu'à maintes reprises il ait été le véritable maître de puissantes monarchies.

Cet homme qui, pour avoir prédit la naissance du Tsarevitch, fut comblé de bienfaits par l'empereur Nicolas II, cet homme à qui des souverains demandèrent maintes fois un avis ou des réconforts, ce Philippe le Magicien, qui eut des disciples et des fidèles, à sa mort n'a eu pour honorer sa mémoire, que de brèves et sèches nécrologies.

Convaincu ou charlatan, médecin incompris ou vulgaire rebouteux, conseiller puissant ou menteur exilé, il connut des heures de gloire et des fortunes contraires.

Il naquit très humblement dans une gorge des Alpes et vint, un jour, se révéler à Lyon, dont il fit sa Jérusalem. En son temple, rue Tête-d'Or, les malades vinrent à lui, et il les guérit. Des disciples aimés bientôt l'entourèrent. Dix, vingt, trente années durant, une foule souffrante vint, chaque jour, lui apporter sa foi. Sa réputation prestigieuse courut le monde. Il voyait dans l'avenir et il opérait des miracles. On apprit un jour que le Tsar l'avait appelé.

Dès ce moment, il disparut quelque peu aux yeux des foules. Des rumeurs de plus en plus étranges coururent : Philippe était puissant à la cour impériale, et ses avis pesaient sur les destinées de la Russie. Il aurait prédit la naissance d'un tsarevitch, mais il aurait aussi prédit la victoire en Mandchourie. Et cette prédiction, si copieusement démentie, aurait amené sa disgrâce.

J'ai été assez heureux pour rencontrer, quelque temps avant sa mort, cet homme qu'il était si difficile d'aborder lorsqu'on ne faisait pas partie du sénacle sacré des disciples chéris.

Je remarquai qu'il avait toujours, en parlant, comme en m'écoutant, un sourire qui m'impressionnait de façon bizarre. Ce sourire voulait être aimable, sans doute, comme la voix, comme le geste, mais il contenait je ne sais quoi d'inexprimable qui obsédait ma pensée, la tenait en suspens, inquiète.

Je voulus connaître, du moins, les prévisions de Philippe au sujet du conflit d'Extrême-Orient. Sur ce point encore, il éluda mes questions. Toutefois, il voulut bien me dire, sur un ton quelque peu sibyllin, que ce qu'on appelle le « péril jaune » est, à ses yeux, réel et véritablement grave.

— Oui, prophétisa-t-il, la *Chine*, voilà le danger !

Il se refusa à en dire plus long et tourna le cours de l'entretien en m'affirmant qu'il voyait, sur ma destinée personnelle, une bonne étoile.

Il parut étonné que ceci ne m'intéressât point outre mesure et que je me misse incontinent à l'interroger sur lui-même. Là-dessus, il devint volontiers plus loquace.

— A quel âge, demandai-je, à quel moment, à quelle occasion avez-vous pris conscience de votre pouvoir, et comment avez-vous senti monter en vous les effluves bienfaisants que vous répandez sur l'humanité douloureuse ?

Philippe accentua son inexprimable sourire et me confia :

— J'ignore tout de moi-même. Je n'ai jamais compris et je n'ai jamais cherché à m'expliquer mon propre mystère. J'avais six ans à peine, et déjà le curé de mon village s'inquiétait de certaines manifestations dont je n'avais pas conscience et me disait : « Petit, tu as dû être mal baptisé, car le diable me paraît être ton maître. » J'opérais des guérisons dès l'âge de treize ans, alors que j'étais encore à peine capable de me rendre compte des choses étranges qui s'accomplissaient par moi.

— Thaumaturge sans le vouloir ?

— Je n'ai pu échapper à ma destinée.

— C'est une histoire de *guérisseur malgré lui* que vous me contez là.

J'avais bien pensé, du moment que Philippe commençait à parler, qu'il me servirait une confession à sa façon, mais, admirant qu'il la fît de la sorte, je n'avais pu me tenir de dire tout haut ma surprise amusée.

Philippe n'en eut cure. Il continua :

— Et je vais de par le monde, guérissant les malades confiants qui viennent à moi ou qui m'appellent, découvrant aux âmes inquiètes le secret des clairvoyances dont un facteur inconnu illumine ma pensée. J'obéis à des inspirations qui me viennent je ne sais d'où. Mon rôle se borne à celui d'intermédiaire inconscient entre les hommes et un pouvoir supérieur qui n'est pas en moi...

— Et que vous appelez ?

— Je l'ignore. Dieu, si vous voulez. Je pressens, sans savoir comment cela peut se faire, les choses qui doivent arriver ; je constate, sans me l'expliquer, que ma présence ou ma pensée lointaines influent sur les maux de mon prochain. Je ne saurais en dire davantage.

— N'avez-vous pas cultivé en vous une force psychique et n'agissez-vous pas, comme vos pairs, s'il en est, par des efforts concentrés de la volonté ?

— Aucunement. Je suis, je le répète, un intermédiaire inconscient. Devant les résultats, j'admire moi-même et ne comprends pas.

— Vous n'êtes donc pas, à proprement parler, un magnétiseur ?

— J'ignore le magnétisme. Voyez-vous, je suis un simple, moi. Je ne possède, à aucun degré appréciable, ni la science de l'âme, ni la science des choses. Il m'est arrivé d'ouvrir les livres où des théoriciens érudits traitent de l'hypnotisme et des sciences occultes, mais j'ai renoncé à cette étude où je devais trop vite m'arrêter, ignorant, manquant d'haleine. J'ai tenté de répéter les expériences, même les plus élémentaires, des magnétiseurs fameux, et je n'ai point réussi. En ai-je moins poursuivi l'accomplissement de ma mission, qui est de soulager, de guérir, de passer en faisant du bien parmi les humbles et parmi les grands de la terre ?

Les grands de la terre ! J'eus beau saisir l'occasion au vol : cette tentative pour amener mon compagnon de route à se souvenir tout haut, devant moi, des jours vécus en des cours étrangères, n'eut aucun succès. Philippe s'observait avec soin dans cette interview qu'il n'avait pu fuir, et il sut échapper à toute question où ses illustres amis, aussi bien que ses puissants détracteurs, pouvaient être en cause.

Mais il se tut, continuant à sourire, de ce sourire inquiétant, inexprimable, à la fois onctueux et méphistophélique.

Du *Temps* :

Le thaumaturge Philippe, ce diseur de bonne aventure, médecin de hasard et guérisseur d'occasion, meurt assez mal à propos, au moment où il aurait pu nous prédire ce

qu'il adviendra des conférences américaines et des manifestations amicales entre les flottes française et anglaise. Cet homme étrange, qui fut un moment tout-puissant à la cour de Russie, meurt, paraît-il, assez pauvre dans un coin de l'Arbresle, près de Lyon. Mais déjà sa légende commence et les journaux nous donnent son portrait avec ce titre : « Philippe le Magicien ». Le goût du merveilleux, la loi dans l'impossible sont loin d'être extirpés des cerveaux modernes. Les bonnes gens qui douteraient des expériences d'un Pasteur croient encore, dur comme fer, à la toute-puissance d'un charlatan. Voici même qu'un homme d'esprit, M. Albin Valabrègue, s'irrite de voir un tel mot appliqué à un tel homme et déclare qu'il va consacrer un drame en cinq actes à la gloire de Philippe, favori du tsar et faiseur de miracles.

— C'est, nous dit il, le Cagliostro moderne !

Va pour Cagliostro, qui a fourni tant de « copie » aux romanciers et tant de comédies aux dramaturges. Ce spirituel imposteur a fort joliment ébloui son temps par ses tours de passe-passe, et son originale silhouette a fait plus d'une fois bonne figure sur nos théâtres. Le magicien Philippe me paraît avoir été tout aussi audacieux, quoiqu'un peu moins élégant. Cela tient un peu au costume. Je ne m'imagine pas un Cagliostro en veston.

Il avait pourtant jadis fait tourner la tête des Lyonnais et l'on ne parlait que de cet homme, et de ses guérisons, et de ses prédictions. Il lisait l'avenir à livre ouvert. Il regardait les gens entre les deux yeux, et s'ils étaient souffrants, il les renvoyait guéris.

Il avait, sur le vulgaire accouru pour le consulter, cette influence sans seconde que prennent les esprits audacieux sur les esprits faibles qu'une formule éblouit. Il portait avec lui la toute-puissance du mystère.

Je sais un médecin, fort remarquable, un de nos savants, qui, malade et ne sachant à quel confrère se vouer, au lieu de consulter un docteur de ses amis, fit le voyage de Lyon et dit au thaumaturge : « Guérissez-moi ! »

Et — chose singulière — il fut guéri. La suggestion et la confiance sont d'irrésistibles forces, les meilleurs agents thérapeutiques peut-être.

Etonnons-nous donc que le Tsar, ayant ouï parler des miracles du magicien lyonnais, l'ait mandé à la cour de Russie, comme autrefois la grande Catherine y appelait Denis Diderot ! On nous a conté, sur la toute-puissance de ce Philippe auprès du Tsar, des histoires qui semblent improbables. Cet homme était tout-puissant de par l'imperturbable tyrannie de son aplomb. Il disait, à la façon du tambourinaire de Daudet : « Je devine ce qui sera, je ne sais comment. Ce don m'est venu tout seul, du ciel ou du diable. » Il prédisait à l'Impératrice la naissance d'un tsarévitch, et la cour répétait, frappée de respect :

— Ce sera ; Philippe l'a dit.

Il y eut là, dans ce coin d'Europe, un spectacle d'une étonnante curiosité. Le fabricant de miracles faisait là-bas la pluie, la neige et le beau temps. Ce qu'était, au dire de Dumas, Chicot pour Henri III, Philippe l'était pour l'Empereur. On raconte que lorsque les grands de la terre défilaient devant le Tsar et la Tsarine, à de certains jours officiels, le Cagliostro moderne se tenait derrière Leurs Majestés et désignait d'un signe les bons et mauvais serviteurs au Maître. Il fallait le saluer comme une puissance, et qui hésitait à donner ce salut subissait la mauvaise humeur impériale.

Le devin avait si intelligemment prédit le péril venu d'Asie !

— Méfiez-vous de la Chine, sire !

Quant au Japon, quantité négligeable, il suffisait d'une marche militaire pour en avoir raison.

Le malheur fut que le thaumaturge lyonnais était écouté. L'avis de ce Français pesait plus que toute l'opinion de la France. Se rappelle-t-on que le gouvernement russe s'étonna que le président de la République ne nommât pas d'emblée, sur un désir du tsar, le faiseur de miracles Philippe docteur médecin de la Faculté et même, au besoin, professeur à la Faculté de médecine ?

Cagliostro ne doutait de rien. Sa faveur baissa lorsqu'après avoir prédit que la campagne de Mandchourie serait une succession de victoires, il fut forcé de reconnaître que les revers étaient plus fréquents que les triomphes. Un autre prophète, un soldat admirable, le héros Dragomirof, qui meurt de tristesse autant que de maladie, était moins écouté alors, parce qu'il disait : « Prenez garde ! » Les hommes, en tout temps et partout, n'entendent guère que ce qui leur est agréable. Le clairon de Philippe sonnait mieux que le sourd roulement de tambour de Dragomirof. Et le sort se chargea de départager entre les deux devins.

Alors, à la cour moscovite, la foi en ce thaumaturge lyonnais fut fortement ébranlée. Il faut le succès aux prophètes pour conserver leur auréole. Celle de Philippe le Magicien fut promptement dédorée. Moukden acheva son prestige.

— Que nous aviez-vous dit, monsieur ?

Il dut essayer de répondre que l'avenir était illimité et que rien n'est fini tant qu'on peut espérer et combattre. Mais la foi en ses prédictions n'était plus indéracinable. Les faits avaient trop ironiquement démenti les promesses. On fit comprendre au magicien qu'on n'avait plus besoin de ses services. Ce n'était pas la faillite de la science, c'était la banqueroute de la superstition.

— Monsieur le devin, faites vos malles ; on verra venir l'avenir sans vous !

Et le faiseur de miracles fit ses paquets, emportant avec une amertume évidente le souvenir d'une toute-puissance passagère que ni les plus grands hommes d'Etat n les plus illustres ministres n'auront exercée. Il fut plus honoré et plus redouté qu'un Gortschakof, ce mystérieux et habile jongleur qui vient de finir dans un pauvre logis du pays lyonnais, cuvant sa gloire passée et revivant les jours improbables où, nécromant et liseur de pensées, il tenait dans ses mains la volonté même de l'homme qui, vivant, commande à plus de millions d'hommes qu'aucun autre sur terre.

Et M. Valabrègue a raison de croire qu'il y a là un drame d'aventures dans le goût des pièces chimériques, pittoresques et picaresques du bon grand Dumas. Joseph Balsamo ne fut pas plus extraordinaire en son temps que Philippe le Magicien à Péterhof. Et même le thaumaturge du dix-huitième siècle n'exerça jamais une influence aussi profonde que le médecin du tsar. Il fuyait les reporters en ces derniers temps, ou du moins ne leur répondait-il, toujours sibyllin, que d'une manière évasive. Il ne laisse pas de *Mémoires* et se vantait d'être « un simple ». C'est dommage. Sur cette cour de Russie où il passa, tout-puissant et consulté comme un oracle, éminence très grise d'un auditeur très crédule, il eût pu nous donner des documents intéressants pour l'histoire.

Je constate simplement qu'à l'heure où Nicolas II appelait à lui, pour savoir si Kouropatkine aurait raison de

Kuroki, le magicien Philippe, mort aujourd'hui en disgrâce, le souverain du Japon, le mikado, faisait des vers et publiait à Tokio des poèmes écrits de sa main et consacrés à la gloire de l'empire du Soleil-Levant.

Et ignorant si le confident du tsar avait conseillé des réformes, je crois que l'empereur avait du moins répondu au thaumaturge :

— Eh bien, Philippe, je commence par vous réformer !

A PROPOS DE RODJESVENSKY

Un cyclone annoncé par une table tournante

Le contre-amiral W. Usborne Moore, dont nous avons parlé précédemment, raconte un fait curieux à propos du voyage de Rodjestvensky à travers les mers de Chine.

Le 30 avril dernier, dit-il, vers dix heures du soir, j'étais à ma table d'expériences dans ma bibliothèque à Southsea (Angleterre) avec un autre officier de mon grade, quand les mouvements de la table annoncèrent la présence de l'amiral T., mort depuis quelques années et que j'avais beaucoup connu.

L'amiral T. nous dit par l'intermédiaire de la table :

« Je m'attends à ce que Rodjesventsky rencontre un cyclone demain ».

L'amiral T. s'était déjà révélé à moi à vingt reprises, par six ou sept médiums différents, et ses prophéties s'étaient souvent vérifiées.

Quoique les cyclones soient plutôt rares au mois de mai, je pensai qu'il pourrait être intéressant de prendre note de cette communication. Dès le lendemain, lundi 1er mai, j'écrivis aux amiraux C. et J. à Londres et leur relatai l'incident. Ils sont encore en possession de mes lettres.

Rodjestvensky arriva à la baie de Longsoy, au sud de l'île d'Haïnan, le 1er mai, avec la plus grande partie de sa flotte.

Le jeudi, 4 mai, les journaux d'Europe publiaient la note suivante :

« L'escadre de la Baltique a été prise, cette semaine, dans un typhon qui a passé sur les côtes méridionales de la Chine. »

J'écrivis alors à mon ami, le Dr Doberck, directeur de l'Observatoire de Hong-Kong, qui vient de me répondre en me communiquant un extrait de son rapport annuel. On y lit à la date du 1er mai, midi 15.

« Le baromètre a monté sur la côte Est de Chine, et a baissé légèrement sur la côte Sud. Le typhon de la mer de Chine doit être situé au S. S. E. de Hong-Kong, entre les Paracelses et la côte Ouest de Luçon. Il se déplace probablement dans la direction O. N. O. Les signaux d'alarme sont hissés. »

Il importe peu que la flotte de Rodjestvensky ait souffert ou non du typhon. Le fait est que le 1er mai, il y eut un typhon dans la mer de Chine, qui passa pardessus Haïnan, comme me l'avait annoncé l'amiral T...

C'est là, je crois, un exemple à enregistrer, d'une prédiction exacte faite par des agents inconnus au moyen de la table tournante.

Le contre-amiral W. U. MOORE.

LA CARTOMANCIE FLUIDIQUE

Depuis longtemps, je m'occupe du merveilleux sous toutes ses formes, et, dans la capitale, il n'est pas un sujet quelque peu en vue que je n'aie étudié avec la plus scrupuleuse attention. Il en est de très intéressants. Cependant je n'en connais pas de plus remarquable et de plus curieux, en son genre, que Mme Kaville, 187, rue de Grenelle.

Elle n'est pas, en effet, une simple cartomancienne ; c'est une cartomancienne doublée d'une « fluidique et d'une télépathique ». Il y a, en elle, comme deux propriétés superposées qui se corroborent, se complètent, et c'est à cette qualité particulière qu'il faut attribuer l'étonnante lucidité qui la caractérise.

Sans doute, elle n'est pas une télépathique absolue et directe, au sens habituel du mot. On ne pourrait citer qu'une seule personne à Paris — et peut-être dans la France entière, — qui possède cette faculté extraordinaire à l'état permanent, et je me propose d'en parler bientôt, si M. le Directeur de l'*Echo* veut bien m'y autoriser. Pour être « fluidique » il faut à Mme Kaville l'intermédiaire de ses cartes familières, et les cartes sont, avant tout, pour elle un moyen de communication psychique, une sorte de fil conducteur qui lui transmet le fluide de ses nombreux clients.

Il est à observer qu'elle leur fait longuement toucher les cartes dont elle se sert et qu'elle-même ensuite les manipule longuement, pour mieux absorber et élaborer le fluide qui s'en dégage et qui doit porter au maximum sa puissance de sensibilité nerveuse.

Ce procédé n'échappe pas à un œil attentif et il a sa raison d'être, en théorie et en pratique. J'ai constaté par maintes expériences, et Mme Kaville m'a avoué elle-même, qu'elle est d'autant plus clairvoyante, d'autant mieux *orientée*, qu'elle est, avec ses consultants, en correspondance fluidique plus intensive et plus énergique. Il en résulte qu'elle a une double intuition : l'une par la vision matérielle des cartes et leurs figures considérées soit isolément, soit dans leur ensemble ; l'autre par la sensation interne et télépathique provenant de la transmission fluidique. La première sert de contrôle à la seconde, la seconde

à la première ; et toutes deux se prêtent un mutuel appui pour pénétrer, analyser et traduire l'évolution psychique des visiteurs, avec les divers phénomènes, réguliers ou accidentels, qui peuvent y avoir place dans le présent, le passé ou l'avenir. Cette particularité, excessivement rare, est certainement la cause de l'éminente faculté de vision dont elle est douée et les surprenantes révélations dont elle est coutumière.

Quant à moi, je n'oublierai jamais la première entrevue que j'eus avec elle, il y a déjà quatre ans. Je lui étais totalement inconnu, inconnu également à tout Paris. J'arrivais de la province et le monde entier ignorait ma démarche, l'objet et le but de mon voyage. Rien, rien absolument, pas le moindre indice, pas une indiscrétion possible n'avait pu la mettre sur la piste de ma personnalité, de ma vie, de mon passé et encore moins de mon avenir. Or, un miroir n'eût pas mieux reflété ma physionomie que son intuition cartologique et sensitive ne reproduit, avec les traits de mon être psychique, la figure intégrale de ma vie matérielle, et cela avec une précision qui me stupéfia.

Qu'elle m'eût parlé de ma famille, des vivants et des morts, d'excursions que j'avais faites, de tel accident de voiture, de tel vol dont j'avais été victime, de la situation que j'occupais, des projets que je méditais, de plusieurs opérations financières que j'étais en train de combiner, je trouvais cela déjà très fort. Mais où je fus suffoqué, c'est quand elle me fit plusieurs prophéties très nettes, très catégoriques, et qu'elle m'en affirma la réalisation certaine à telle époque déterminée. La première devait s'accomplir entre huit et quinze jours, et elle était si étrange, si invraisemblable, qu'en toute autre circonstance je me serais contenté de sourire en haussant les épaules. Eh bien ! une semaine après c'était un fait accompli et l'événement en question était à peu près aussi probable que la chute prochaine de la lune dans le bassin du Luxembourg... Si versé qu'il soit dans l'occultisme, si habitué qu'il soit à certains phénomènes d'un ordre transcendant, le plus convaincu, le plus expérimenté a toujours au fond de lui-même une petite réserve de scepticisme. J'avoue que ce jour-là ma petite réserve fut sérieusement compromise. Le coup de grâce lui fut porté lorsque, trois mois après, la seconde prophétie se vérifia de la façon la plus inattendue. C'était de l'argent qui m'arrivait, de l'argent qui fut le bienvenu, vous pensez ! mais enfin de l'argent qu'on ne me devait pas et qui semblait plutôt me tomber du ciel.

Depuis cette date j'ai revu plusieurs fois Mme Kaville, toujours avec le même intérêt et le même plaisir.

Sans parler de multiples événements de ma vie qu'elle m'a retracés alors, comme si elle les avait lus dans un livre, elle a récidivé dans le domaine prophétique, et ses prédictions furent d'un ordre très curieux. Une seule attend encore son jour et son heure ; les autres n'ont pas tardé à se réaliser, notamment la nomination d'un mien parent à un poste inespéré, l'échec d'une de mes entreprises et ensuite la pleine réussite de deux affaires très importantes avec l'appui d'un personnage politique de haute situation.

Tout en m'entourant, d'autre part, de tous les conseils de la sagesse humaine, en plusieurs cas j'ai mis à profit des indications fort intéressantes fournies par Mme Kaville : je n'ai jamais eu qu'à m'en féliciter. Aussi j'engage vivement les personnes qui ne la connaîtraient pas à suivre mon exemple et à l'aller voir à ses jours de consultation (lundi, mercredi et vendredi); j'ai la conviction qu'ils ne s'en repentiront pas. Beaucoup de mes amis l'ont déjà fait *incognito* et tous en sont revenus très satisfaits, très reconnaissants, souvent émerveillés des révélations tombées de ses lèvres sibylliques.

Ici, il n'en est pas comme avec tant de dames soi-disant occultistes, simples chevalières d'industrie, sans don et sans autorité, qui pullulent dans la capitale.

Mme Kaville est un « sujet » vrai, incontestable, et quand on connaît sa merveilleuse « vision » on comprend la notoriété déjà grande attachée à son nom et la faveur toute spéciale dont elle jouit auprès du public.

D'ailleurs, sa personnalité ajoute encore à la légitimité de son succès : car c'est une dame éminemment accueillante, très aimable, toujours souriante, qui reçoit ses clients avec la plus gracieuse simplicité et qui reste pour eux, s'ils le veulent, une amie sincère, pleine d'intérêt et de sympathie. Cela explique la fidélité de ses visiteurs, et quand on la quitte, c'est toujours avec l'intention de revenir.

Marquis DE KERNOY.
4, rue Francisque-Sarcey.

ÇA ET LA

Prédiction faite au comte d'Artois en 1823.

« Monsieur, accompagné d'une suite peu nombreuse, venait de s'arrêter pour écouter la voix lointaine des chiens et savoir des hommes compétents qui le suivaient quelle direction il devait prendre, lorsqu'un homme de grande taille, coiffé d'un chapeau rabattu sur son visage, s'approcha du prince.

... L'entretien durait depuis quelques instants, lorsqu'un des officiers du prince voulut s'approcher pour lui donner le renseignement qu'il venait d'obtenir sur la direction de la

chasse. Un geste impératif l'arrêta. Enfin le comte d'Artois se rapprocha lentement du groupe qui l'attendait. Son visage, d'animé qu'il était, avait pris une apparence calme et sombre. Il regarda plusieurs fois son interlocuteur s'éloigner dans le fourré du bois.

Le comte de Girardin, premier veneur, s'avança pour prendre des ordres et chevaucha près du prince. Celui-ci parla à voix basse.

Grande était la curiosité de l'entourage qui avait assisté à cette scène. On sut plus tard, par M. de Girardin, auquel le comte d'Artois n'avait pas interdit de parler de cette circonstance bizarre, ce qui s'était passé.

« Savez vous ce que cet homme m'a révélé? dit le prince ; c'est que je serai bientôt roi de France, mais le dernier de ma race. »

(HYDE DE NEUVILLE. *Mémoires.*)

La dame blanche de Colalto, d'après Byron.

« La dame blanche d'Avenel, dit Byron dans une de ses lettres, ne vaut pas la véritable et bien authentique dame blanche de Colalto, ou le spectre de Maria Trivigiana, qui est apparu à diverses reprises. Il y a un homme, un chasseur, encore existant, qui l'a vu face à face. Je n'ai pas le plus léger doute moi-même sur la vérité du fait historique et spectral. Elle apparaissait toujours dans de grandes occasions, avant la mort de quelqu'un de la famille. J'ai ouï dire à Mme Benzoni qu'elle avait connu un gentilhomme qui avait vu la *dona bianca* traverser la chambre qu'il occupait dans le château de Colalto. Hoppner a causé avec le chasseur qui l'avait rencontrée à la chasse et qui n'a jamais chassé depuis. C'était une jeune fille au service de la comtesse de Colalto. Un jour qu'elle arrangeait les cheveux de sa maîtresse, celle-ci la vit dans la glace sourire au comte, son mari ; elle la fit sceller vivante dans l'épaisse muraille du château.... toujours depuis la mort l'a hantée, elle et tous les Colalti. On dépeint la jeune fille comme très belle et blonde. La chose est authentique, vous dis-je. »

(LAROUSSE.)

Pie X : Ignis ardens.

Nous avons souvent parlé de la fameuse prophétie de saint Malachie, qui a donné la liste des papes qui doivent régner jusqu'à la fin du monde, en les désignant par un nom ou une épithète caractéristique. On sait comment les souffrances de Pie IX ont vérifié son *Crux de cruce* ; comment le *Lumen in cœlo* se retrouvait au moins dans les armoiries de Léon XIII. Pie X est nommé *Ignis ardens*, feu ardent. On peut dire que son ardente piété mérite bien ce qualificatif. Mais cette explication n'aurait rien qui lui soit propre et bien personnel. L'avenir précisera peut être. En attendant voici une coïncidence qui plaira à certains esprits.

Le 2 août prochain le pape commencera la troisième année de son pontificat. Or le missel romain donne ce jour-là comme *Communio* le texte que voici :

« Sacerdos magnus, qui in vita sua suffulsit domum, et in diebus suis corroboravit templum, quasi *ignis effulgens et thus ardens in igne.* »

Songe prémonitoire

La revue anglaise *Light* raconte une étrange histoire de songe prémonitoire à propos du désastre maritime qui s'est produit il y a quelques mois du côté sud du Devonshire. On sait qu'au mois de septembre dernier, la goëlette de pêche *Lyra* fut abordée par le vapeur *Heathbank* et périt corps et biens avec les cinq hommes qui formaient son équipage.

Un de ces malheureux marins s'appelait Walter Furneaux et sa veuve a fait le récit suivant au pasteur de l'Eglise presbytérienne de Brixham, sa paroisse :

La veille du naufrage, qui était un dimanche, toute la famille alla se coucher de bonne heure en prévision de la rude journée de pêche du lendemain.

Dans la matinée, un affreux cri de terreur poussé par Furneaux réveilla toute la maison. On s'empressa autour de lui et il expliqua qu'il venait d'avoir un horrible cauchemar.

Il avait rêvé qu'il se trouvait à bord de la *Lyra*, en mer, et qu'un vapeur la coupait en deux. Il se réveilla pendant que tout l'équipage, lui compris, se noyait.

Hanté par ce rêve, Furneaux resta affecté toute la matinée à l'idée qu'il lui faudrait s'embarquer, comme à l'ordinaire, sur la *Lyra*. Mme Furneaux, inquiète aussi, lui conseilla de rester à la maison.

— Je le ferais volontiers, dit-il, si je pouvais me faire remplacer, mais cela est impossible aujourd'hui.

Dans l'après midi, la *Lyra* prit la mer, emmenant Furneaux à son bord, et dans la nuit, son rêve se réalisa de la façon tragique que l'on sait.

A TRAVERS LES REVUES

L'ÉTAT DE RÊVE

L'*Initiation* publie un intéressant article de Phaneg sur l'état de rêve. Cette question des rêves est certainement une des plus mystérieuses et des plus controversées. On y a consacré déjà des volumes et le sujet n'est pas épuisé. Nos lecteurs trouveront de l'intérêt aux explications curieuses que donne Phaneg. Il divise les songes en trois catégories : 1° Les rêves physiques ; 2° Les rêves du plan astral inférieur et moyen ; 3° Les rêves du plan astral supérieur. Voici ce qu'il dit des deux dernières catégories.

Rêves de l'astral moyen

Je vous ai dit, en commençant, que l'étude des rêves était extrêmement importante pour tous les spiritualistes, sans distinction d'école. Je suis persuadé, en effet, que les songes vrais fournissent la preuve du plan astral et du double fluidique de l'homme. Ce sont les rêves astraux que nous devons étudier pour arriver à ce résultat. J'appelle ainsi tous les rêves qui ne sont explicables que par des lois inconnues physiquement. Je ne veux même pas discuter les théories des auteurs qui ont cru éclairer la question en prononçant le mot d'hallucination. Ce mot n'explique rien et la chose qu'il signifie pour l'Ecole matérialiste ne PEUT pas exister. Je préfère vous soumettre d'autres idées. Notons donc d'abord que les procédés seront les mêmes dans ces rêves astraux, qu'il s'agisse d'un simple pressentiment ou de la perception des vérités spirituelles les plus hautes. Ce sera toujours l Esprit

qui agira dans des plans plus ou moins élevés de la nature, à l'aide du corps astral plus ou moins éveillé lui-même, d'après l'état de l'Esprit. Ici se présente une petite comparaison assez importante à noter. A l'état de veille, c'est le cerveau physique qui a plus de facilité pour refléter ce que les sens astraux endormis perçoivent difficilement dans leurs milieux, tandis que, pendant le sommeil, les sens du double fonctionnent facilement et c'est au contraire le cerveau physique qui, privé de force nerveuse, enregistre mal les images perçues par l'astral. On voit quelles difficultés on a à craindre dans les deux cas. Pour commencer par les rêves les plus simples, je dirai un mot des prévisions et des perceptions du passé, c'est-à-dire, des rêves dans lesquels nous voyons se dérouler un fait non encore réalisé physiquement ou un événement passé que rien n'a pu nous révéler. Si ces prévisions sont prouvées, et il en existe un nombre réellement énorme de parfaitement observées, nous pouvons être sûr de l'existence d'un état de matière où puisse se former le plan d'un événement futur et se conserver la trace d'un fait passé. Il est certain que, par les lois connues, toutes ces visions ne peuvent être expliquées ; il faut donc avoir recours à la théorie que je vous expose ou à une meilleure, si on en trouve.

A ceux qui voudraient se rendre compte que les pressentiments, les visions de l'avenir, la vue à distance ne sont pas une exception en rêve, je conseille la lecture du livre de C. Flammarion, intitulé l'*Inconnu et les Problèmes psychiques*, et surtout l'étude du chapitre sur les rêves prémonitoires et sur le monde du sommeil Ils peuvent lire aussi un nombre incalculable de cas cités par la Société des recherches psychiques anglaises, et demander, interroger autour d'eux. Dans le livre de Flammarion, il y a des cas extrêmement intéressants des prévisions de mort par accident surtout, des sites vus en rêve, avant d'être visités en réalité, et des visions directes à distance, très nettes, contre lesquelles il n'y a rien à dire. Souvent les circonstances les plus minutieuses sont relatées et se réalisent. Des dates justes sont données, des numéros de loterie sont vus nettement et sortent au tirage, etc. La vision du passé est plus rare, bien qu'elle existe également. Peut-être la perception du passé est elle moins utile ? Quoi qu'il en soit, je connais personnellement fort peu de cas, à moins de parler de certains rêves très curieux et assez fréquents dans lesquels nous voyons agir un personnage que nous ne reconnaissons pas, tout en ayant la sensation étrange, intérieure et très nette, que C'EST NOUS qui sommes en scène. Je suis persuadé que ces rêves sont produits par des souvenirs de vies antérieures que le poids de la chair ne nous permet heureusement pas de nous rappeler physiquement, mais je ne peux pas vous le prouver. Par les mêmes procédés, c'est-à-dire par l'action de l'esprit sur le plan fluidique, sont produits les rêves dans lesquels on voit nettement un fait quelconque au moment où il se passe. On pourrait parler de suggestion lorsqu'il s'agit, par exemple, d'un incendie ou d'un vol qui sont vus par une personne amie du rêveur ; mais outre que ce dernier peut parfaitement percevoir des événements se passant chez un inconnu, il y a aussi de nombreux cas où la scène perçue n'a aucun témoin vivant. Ce qui rend ces phénomènes impossibles à expliquer, c'est qu'ils échappent aux lois de temps et d'espace qui nous sont familières.

Ils prouvent donc, comme je le disais, l'existence d'un monde où le temps et l'espace ne se font pas sentir de la même façon que sur la terre. — Poursuivons. — Nous avons vu que les rêves dans lesquels notre esprit est averti d'une maladie sur le point de se déclarer peuvent quelquefois rentrer dans la catégorie des rêves provoqués par une sensation physique. Le travail intérieur qui se fait à un certain point du corps peut, en effet, déterminer une idée immédiatement perçue et dramatisée par la conscience embryonnaire, mais même avant tout travail physique la maladie peut être vue, soit sous forme d'animaux, soit sous forme d'êtres dont l'apparence est humaine. C'est alors une sensation qui est provoquée, non plus par un corps physique, mais extérieurement à lui par un être réel. Ainsi, on rêve qu'un tigre vous dévore la jambe droite, la douleur est assez forte pour vous réveiller et on a alors cette impression si étrange de chute qui révèle la fuite éperdue du double venant, pour échapper à quelque danger, se réfugier dans le corps physique, comme dans un abri naturel. Le lendemain, la jambe droite est blessée ou atteinte d'une maladie quelconque ; ces cas ne sont pas rares. La fièvre, le croup, la pneumonie sont, de l'autre côté, des êtres véritables ayant une mission à remplir en venant s'emparer de telle ou telle partie de notre corps. Ils peuvent être vus en songe touchant ou magnétisant la personne qui va tomber malade. Pour moi, je ne manque jamais de voir ainsi les maladies qui vont me frapper ou frapper les miens. Parmi les rêves astraux, classons également ceux qui nous font connaître certains êtres du plan astral ; les larves, par exemple, sont souvent perceptibles, de même que les élémentals grands et petits. Dans ce genre de rêves, on peut aussi assister à des manipulations de fluides fort curieuses. C'est ainsi que je vis, une nuit, en songe, un anneau devenir une petite boule lumineuse, se fondre dans ma main et se reconstituer. Bien des enseignements peuvent être reçus de cette façon et il est possible ensuite d'en vérifier la réalité. Mais, parmi les possibilités que nous présentent les songes vrais, la plus importante peut-être est celle de parler aux morts chéris et de les voir pendant le sommeil. Souvent, des personnes même peu évoluées ont, une fois dans leur vie, un rêve de ce genre, mais faute de le demander ou de faire ce qui est nécessaire, elles n'ont pas le bonheur de le voir se renouveler. Ces visites posthumes nous enseignent une loi bien importante, c'est que les cellules physiques seules souffrent lorsqu'une personne chère nous quitte. L'Esprit ne peut pas plus comprendre la mort qu'il ne comprend le repos. Aussi, pendant le sommeil, l'idée de la mort est incompréhensible, sauf lorsque le rêve est physique. Dans ce cas, il sera provoqué par les souvenirs propres des cellules ; nous reverrons les morts comme ils étaient pendant leur vie et nous pourrons ressentir une douleur psychique, vague la plupart du temps. Lorsque nous rêverons que la personne meurt de nouveau, souffre, est malade, cela correspondra souvent à un changement dans sa vie astrale, ce sera alors un vrai songe, le reflet d'une véritable sortie en astral, pendant laquelle nous pourrons être mis en rapport, soit avec les plans où se décompose le double, ce qui nous procurera des rêves peu agréables, soit avec l'Esprit conscient, la personnalité réelle de l'être aimé. Si le souvenir est net au réveil, ce sera pour nous une grande consolation. Le ciel la permet quelquefois quand on est bon.

PHANEG.

Le Gérant : GASTON MERY.

Imprimerie JEAN GAINCHE, 15, r. de Verneuil, Paris.
Téléphone 724-73